

LA GAZETTE MÉDICALE DU CENTRE

SOMMAIRE :

	Pages.		Pages.
Un disciple de Descartes : Bossuet Anatomiste et Physiologiste (suite).....	A.-F. LE DOUBLE 193	Ce qu'il faut retenir.....	BOSC 210
L'Art de dormir.....	FERNAND MAZADE 204	Statistique démographique de la Ville de Tours pour 1912.....	L. DUBREUIL-CHAMBARDEL 212
Quelques réflexions sur l'histoire de la maladie de Cruveilhier.....	PATHAULT 208	Pratique Médicale.....	DANIEL 213
		Nouvelles.....	X... 216

UN DISCIPLE DE DESCARTES

BOSSUET ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE ⁽¹⁾

Par A.-F. LE DOUBLE,
De l'Académie de Médecine

(Suite)

« Le cœur est situé au milieu de la poitrine, couché pourtant de manière que la pointe est tournée et un peu avancée du côté gauche... Les deux cavités que les anatomistes appellent les deux ventricules du cœur sont séparées par une substance solide et charnue à qui notre langue n'a point donné de nom et que les Latins appellent *septum medium* (2) ... »

« Le cœur a deux artères et deux principales veines d'où naissent toutes les autres. La plus grande artère s'appelle l'aorte ; la plus grande veine s'appelle la veine cave. La petite artère, crue autrefois veine, s'appelle encore maintenant veine artérielle, comme la plus petite veine, crue autrefois artère, s'appelle artère veineuse. »

Il y a deux veines caves, une supérieure et une inférieure, aboutissant toutes deux à l'oreillette droite du cœur. La veine artérielle porte aujourd'hui le nom d'artère pulmonaire. L'artère veineuse répond aux veines pulmonaires, ordinairement au nombre de quatre.

« A l'ouverture des artères, et à l'embouchure des veines du côté du cœur, il y a des valvules, ou soupapes, qui ne s'ouvrent qu'en un sens, et qui, selon le sens dont elles sont tournées, donnent pas-

sage et empêchent le retour. Celles des artères se trouvent disposées de sorte qu'elles peuvent recevoir le sang en sortant du cœur ; et celles des veines, au contraire, de sorte qu'elles ne peuvent le rendre. Et il y a, par intervalles, le long des artères et des veines, des valvules de même nature qui ne permettent pas au sang, une fois passé, de remonter au lieu d'où il est venu ; tellement qu'il est forcé par le nouveau sang qui survient sans cesse, d'aller toujours en avant, et de rouler sans fin par tout le corps. »

Des trois grosses veines qui s'abouchent dans l'oreillette droite, la veine cave supérieure, la veine cave inférieure et la grande veine coronaire, deux seulement, la veine cave inférieure et la grande veine coronaire, ont chacune une valvule : la veine cave inférieure, une valvule dite valvule d'Eustachi, mais dont Rabelais, ainsi que je l'ai prouvé (1), a fait mention avant lui ; la grande veine coronaire, une valvule découverte par Thébésius et appelée pour cette raison valvule de Thébésius.

Les artères n'ont pas de valvules, mais les veines en ont, de distance en distance, une paire le long de leur trajet.

« Le cerveau dans toute sa masse est enveloppé de deux tuniques déliées et transparentes dont l'une, appelée *pie-mère*, est l'enveloppe immédiate qui

(1) Voir *La Gazette Médicale du Centre* depuis le premier juin 1912.

(2) On la nomme aujourd'hui cloison interventriculaire.

(1) Cf. mon *Rabelais anatomiste et physiologiste*. Angéiologie.

s'insinue dans tous les détours du cerveau ; et l'autre est nommé *dure-mère*, à cause de son épaisseur et de sa consistance. »

Cent ans à peine se sont écoulés depuis que Bichat a reconnu que le cerveau est entouré, en plus des deux membranes décrites par Hippocrate, de la *dure-mère* qui est une membrane fibreuse et de la *pie-mère* qui est une membrane cellulo-vasculo-nerveuse, d'une troisième membrane appartenant à la classe des grandes séreuses, transparente, aussi mince qu'une toile d'araignée et appelée, pour cette raison, *arachnoïde*.

« La partie antérieure du cerveau est destinée aux opérations des sens ; c'est aussi là que se trouvent les nerfs qui servent à la vue, à l'ouïe, au goût et à l'odorat. Au lieu que du cervelet naissent les nerfs qui servent au toucher et aux mouvements, principalement à ceux du cœur. »

Les nerfs qui président aux mouvements du cœur sont le nerf pneumogastrique (nerf modérateur des mouvements du cœur) qui provient du bulbe rachidien ou partie supérieure renflée de la moelle épinière qui est un espèce de prolongement cylindrique du cerveau et le grand sympathique (nerf accélérateur des mouvements du cœur). Les ramuscules cardiaques du grand sympathique émanent principalement de ses ganglions cervicaux.

Quant aux nerfs qui servent au toucher et aux mouvements volontaires (1) ils sont formés, d'abord, par deux faisceaux séparés, émergeant, l'un et l'autre, de chacune des faces latérales de la moelle épinière et appelés l'un racine antérieure et qui contient les filets nerveux moteurs, l'autre, racine postérieure et qui renferme les filets nerveux sensitifs.

Galien et Vésale ont fait mention des racines antérieures et des racines postérieures des nerfs, et les fonctions physiologiques différentes des racines antérieures et des racines postérieures des nerfs ont été établies expérimentalement par Charles Bell, Longet et Magendie. C'est à Rufus qu'est due la distinction des nerfs en nerfs moteurs et en nerfs sensitifs, mais il y a lieu de croire qu'elle remonte à Aristote puisque Rufus l'apprit d'Erasistrate (2). D'autant mieux que le Stagyrte a nettement indiqué le double courant nerveux centripète et centrifuge des nerfs mixtes (moteurs et sensitifs) (3).

(1) Les mouvements soustraits à l'influence de la volonté, ceux des viscères, dépendent du grand sympathique.

(2) Cf. BARTHÉLEMY. SAINT-HILAIRE. ARISTOTE, *Traité des parties*. (Préf.)

(3) ARISTOTE. *De motione animal.* cap. XI §5. Descartes a connu la division des nerfs en nerfs moteurs et en nerfs sensitifs, mais pour

« Il y a aux yeux les nerfs optiques. »

Ni l'un ni l'autre des cylindres d'un blanc grisâtre, chargés de conduire au cerveau les impressions visuelles ne mérite le nom de nerfs. L'anatomie de la texture et l'étude du développement du corps humain démontrent péremptoirement que chacun d'eux est un prolongement du cerveau, le pédicule qui réunit la vésicule oculaire à la vésicule cérébrale.

« Les emboitements les plus remarquables sont ceux de l'épine du dos, qui règne depuis le chignon du cou jusqu'au croupion. C'est un composé de petits os en forme d'anneaux, enlacés merveilleusement les uns dans les autres et ouvert au milieu pour donner entrée aux vaisseaux qui doivent y avoir passage. »

De la superposition des os de l'épine du dos ou *vertèbres* résulte un canal qui loge et protège la moelle épinière et qui est percé, de chaque côté, d'une série de trous superposés, dits trous de conjugaison et qui donnent passage à des artérioles, à des veines et à la plupart des nerfs du mouvement et du sentiment.

« Le cerveau est contenu dans un seul os. Mais s'il en eût été de même du poulmon, cet os aurait été trop grand, par conséquent ou trop fragile ou pour se remuer au mouvement des muscles qui devaient dilater ou resserrer la poitrine. C'est pourquoi il a fallu faire ce coffre de la poitrine de plusieurs pièces appelées côtes. Elles tiennent ensemble par les peaux qui leur sont communes, et sont plus pliantes que les autres os, pour être capables d'obéir aux mouvements que leurs muscles leur devaient donner ».

La cage thoracique est constituée latéralement par des côtes, en avant par le sternum (1) et en arrière

mieux faire ressortir l'excellence de sa théorie des esprits animaux et son opinion sur la structure des nerfs, il a posé cette question :

« D'où vient qu'un même nerf est à la fois un organe de sentiment et un organe de mouvement et que néanmoins, dans un certain cas de paralysie, le mouvement est aboli, tandis que le sentiment persiste ? Certains anatomistes ont cru lever cette difficulté, en admettant des nerfs moteurs et des nerfs sensitifs, mais l'expérience ne vient point à l'appui de leur distinction. D'autres ont prétendu que la faculté sensitive était attachée aux enveloppes du nerf, tandis que la faculté motrice tenait au nerf lui-même ; autre hypothèse qui n'est pas plus soutenable. Tout s'explique au contraire si l'on admet que les esprits dont les nerfs sont les conducteurs, déterminent les contractions des muscles, et par ces contractions le jeu de toute la machine et si l'on reconnaît que les petits filets contenus dans la gaine des nerfs sont les organes du sentiment. Par là on comprendra très bien comment un même nerf transmet à la fois le sentiment et le mouvement et comment le mouvement peut être aboli, si le cours des esprits est interrompu sans que le sentiment soit pareillement aboli ; le sentiment étant lié à l'intégrité des filets nerveux. »

(1) Du grec *στεφυον*, poitrine.

par le corps des vertèbres thoraciques. Le crâne est formé aussi de plusieurs os mais qui se fusionnent souvent en un seul dans l'extrême vieillesse.

Après les erreurs anatomiques les erreurs physiologiques.

« Il y a une liqueur qui arrose tout le corps, et qu'on appelle le sang. Cette liqueur est mêlée dans toute sa masse de beaucoup d'autres liqueurs telles que sont la bile et les sérosités. Celle qui est rouge et qu'on voit à la fin se figer dans une palette et qui en occupe le fond est celle qu'on appelle proprement le sang. »

Au dire d'Hippocrate et de Galien il y avait quatre humeurs dans le corps humain : le sang, la cholère ou bile jaune, le flegme ou pituite l'humeur mélancholique (1), terrestre, atrabile, bile noire, et qui se formaient le sang et la bile jaune dans le foie ; la pituite, dans le cerveau et l'humeur mélancholique, dans la rate.

Ambroise Paré a indiqué dans un tableau la nature et les caractères physiques de ces humeurs qui coulaient avec le sang auquel elles étaient mêlées. L'humeur mélancholique encore nommée lie, cholère noire était, avec la cholère ou par addition cholère jaune, considérée autrefois comme une humeur excrémentitielle dont le sang devait être débarrassé avant d'être porté par les artères et les veines dans toutes les parties du corps.

« Le fiel n'est qu'une excrétion de la partie la plus vicieuse du sang et c'est pour cela qu'il est amer » a déclaré Pline (*Histoire Naturelle* l. XI, ch. LXXIV).

A la vérité c'est du sang que proviennent toutes les humeurs des sécrétions mais il est composé seulement par un liquide séreux ou sérum, des globules rouges (hématies) ou blancs (leucocytes) et des gaz. On n'y rencontre de la bile jaune que chez les personnes qui présentent l'aspect et le caractère attribués par les Anciens au tempérament bilieux et dont Stahl a tracé ce portrait :

« Les bilieux, dont le teint est jaunâtre, sont alertes, vifs, prompts aux affaires, mais peu patients quand il surgit des embarras, ils sont emportés et violents par nature (2), ils sont toujours prêts à résister et à lutter avec opiniâtreté contre tout obstacle qui vient contrarier leurs projets. Ils sont glorieux, fiers, méprisant et dédaignant facilement les autres ; toujours prêts à agir, ils persistent résolument dans leurs entreprises. »

(1) Du grec *μῆλον*, noir et *χολή*, bile.

(2) Le mot français colère vient du mot grec *χολή* parce que les Anciens prétendaient que la colère était due à l'agitation de la bile. L'étymologie exigerait qu'on écrivit *cholère*.

Au XIX^e siècle la science qui ne se contentait plus d'impressions nia la présence de la bile dans le sang et conséquemment l'existence d'un tempérament bilieux. C'était à tort. Gilbert et Lereboullet ont démontré récemment que la bile se retrouve dans le sang des bilieux.

La portion du sang qui, après une saignée, se fige dans une palette est fournie principalement par les éléments solides ou globules.

« Du côté droit est le foie. Il enveloppe un côté de l'estomac et aide à la digestion par sa chaleur. Il fait la séparation de la bile d'avec le sang : de là vient qu'il a par-dessous un petit vaisseau, comme une petite bouteille, qu'on appelle la vésicule du fiel, où la bile se ramasse, et d'où elle se décharge dans les intestins. Cette humeur âcre, en les picotant, les agite, et leur sert comme d'une espèce de lavement naturel pour leur faire jeter les excréments. »

La température du foie n'est pas plus élevée que celle des autres viscères ; il n'aide pas plus, par conséquent, par sa chaleur, à la digestion des aliments dans l'estomac que les autres viscères qui sont en rapport avec celui-ci. C'est bien dans ses cellules que s'élabore la bile, mais le rôle qui est dévolu à la bile ne se borne pas à exciter les contractions des fibres musculaires lisses des intestins ; elle aseptise la muqueuse intestinale, émulsionne les matières grasses, transporte aux dehors des déchets organiques nuisibles : l'urée, la créatine, la créatinine, etc.

« La rate est à l'opposite du foie, c'est une espèce d'éponge où s'imbibe l'humeur terrestre mélancholique d'où viennent les vapeurs qui causent les noirs chagrins (1) dont on ne peut dire le sujet. »

La rate est bien formée par du tissu spongieux, autrement dit par du tissu aréolaire, mais elle ne secrète pas l'humeur terrestre, mélancholie ou bile noire puisque celle-ci est une humeur qui n'a jamais existé que dans l'esprit de nos ancêtres.

De ce que des hommes auxquels on avait enlevé la rate malade, et des animaux, la rate saine, sont morts longtemps après, on en avait conclu qu'elle ne servait à rien.

Par le fait, elle intervient de la façon la plus active dans l'hématopoïèse, c'est-à-dire dans l'auto-régénération du sang et dans les modifications spontanées de sa composition bio-chimique.

(1) « La ratte, a écrit Guy de Chauliac, est le réceptoire de la superfluité mélancholique engendrée au foye. La ratte a deux conduits ; par l'un elle attire du foye la dite superfluité, par l'autre l'en voye à l'estomac » (Guy de CHAULIAC, *Anat.* ch. VI.)

Grossenbacher a démontré que la rate paraît avoir surtout pour fonction de présider à la distribution du fer (et aussi, sans doute, du manganèse, car l'un ne va pas sans l'autre) dans l'économie. Ainsi se doit probablement expliquer sa mystérieuse influence sur la nutrition, récemment mise en relief par le professeur Charles Richet.

Celui-ci a, en effet, démontré (1) que les chiens « splénectomisés » — lisez « dératés » — ont beau manger beaucoup plus, ils « profitent » beaucoup moins que les chiens témoins qui ont gardé leur rate.

« Il a fallu que l'artère qui devait avoir un battement si continu et si ferme fût d'une consistance plus solide et plus dure que la veine ; joint que l'artère qui reçoit le sang comme il vient du cœur, c'est-à-dire plus échauffé et plus vif, a dû encore, pour cette raison, être d'une structure plus forte pour empêcher que cette liqueur n'échappât en abondance par son extrême subtilité et ne rompit ses vaisseaux à la manière d'un vin fumeux. »

L'extrême subtilité du sang artériel n'est qu'une hypothèse superflue pour expliquer la résistance dont les artères sont douées et les expériences de Cl. Bernard ont prouvé que nulle part dans l'économie, la température du sang n'est aussi élevée qu'elle l'est dans les veines sus-hépatiques et les veines sus-rénales.

« C'est une chose admirable, comme l'animal qui n'a pas besoin de respirer dans le ventre de sa mère, aussitôt qu'il est dehors, ne peut pas vivre sans respiration. Ce qui vient de la différente manière dont il se nourrit dans l'un et l'autre cas.

« Sa mère mange, digère et respire pour lui ; et par les vaisseaux disposés à cet effet lui envoie le sang tout préparé et conditionné comme il faut, pour circuler dans le corps et le nourrir. »

Il n'y a point de circulation directe de la mère à l'enfant. Celui-ci ne reçoit donc pas, dans ses vaisseaux, du sang tout préparé, mais élabore pour se les approprier et s'en nourrir, les éléments du sang qui lui sont présentés par sa mère comme véritable aliment.

« Le cœur est nourri par une artère qui n'a nulle communication avec l'aorte et reçoit le sang du ventricule gauche. Le cœur étant extrêmement chaud, le sang s'y échauffe et s'y dilate comme dans un vaisseau déjà échauffé. »

Le cœur est nourri par deux artères, l'artère *coronnaire droite* ou *cardiaque droite* ou *antérieure* et

l'artère *coronnaire gauche* ou *cardiaque gauche* ou *postérieure*, qui s'entre-croisent à sa surface à la façon d'un méridien et d'un équateur et qui se détachent l'une et l'autre de l'aorte tout près de son origine. Il n'est pas plus chaud que les autres viscères et le sang n'y subit aucune augmentation de température, aucune augmentation de volume.

« Ce qu'il y a de plus remarquable dans le cœur est son battement continu, par lequel il se resserre et se dilate : c'est ce qui s'appelle *systole* et *diastole* : *systole* (1) quand il se resserre, et *diastole* (2) quand il se dilate. Dans la diastole il s'enfle et s'arrondit, dans la systole, s'apetisse (3) et s'allonge. Mais l'expérience a appris que lorsqu'il s'enfle au dehors, il se resserre au dedans ; et au contraire qu'il se dilate au dedans, quand il s'apetisse et s'amenuise (4) au dehors. Ceux qui pour mieux connaître la nature des parties ont fait des dissections d'animaux vivants, assurent qu'après avoir fait une ouverture dans leur cœur quand il bat encore, si on enfonce le doigt, on se sent plus pressé dans la diastole ; et ils ajoutent que la chose doit nécessairement arriver ainsi par la seule disposition des parties. »

Ceci ne concorde pas non plus avec les données de la science moderne. Pendant la systole des ventricules le cœur diminue de longueur en même temps qu'il exécute un mouvement de rotation sur lui-même, que sa moitié inférieure se soulève en avant et que le sang, contenu dans les ventricules dont les dimensions sont réduites à rien ou à presque rien, par la contraction de leurs parois, est chassé dans les artères. Dans toute la durée de leur diastole, les ventricules sont plus amples par suite du relâchement de leurs parois.

« Le poumon se répand, de part et d'autre, dans toute la capacité de la poitrine. Il est autour du cœur pour le rafraîchir par l'air qu'il attire. En rejetant cet air on dit qu'il pousse au dehors les fumées que le cœur excite par sa chaleur et qui le suffoqueraient si elles n'étaient évaporées. Cette même fraîcheur de l'air sert aussi à épaissir le sang et à corriger sa trop grande subtilité. »

Le poumon ou plutôt les poumons ne servent ni à épaissir le sang, ni à corriger sa trop grande subtilité, ni à rafraîchir le cœur, ni à exhaler les fumées qu'il dégage par sa chaleur qui ne dépasse pas, je suis obligé de le répéter, celle des autres viscères.

(1) Du grec *συστέλλω*, je contracte.

(2) Du grec *διατελλω*, dilatation, fait de *διατελλω*, je sépare, j'ouvre, qui a pour racine *δια*, à travers, et *τελλω*, j'envoie.

(3) Du verbe *apelissen*, rendre plus petit, diminuer de grandeur.

(4) Devient plus menu. Ce terme et le précédent ont vieilli.

(1) Cf. *Bulletins de la Société de Biologie*, de Paris, séance du 22 décembre 1911

mais au moyen de l'air à rendre au sang, altéré par la nutrition, ses qualités primitives.

« Le diaphragme empêche que les fumées qui sortent de l'estomac et du bas-ventre, à cause des aliments et des excréments, n'offusquent le cœur.

« Mais son principal usage est de servir à la respiration. Pour l'aider il se hausse et se baisse par un mouvement continu, qui peut être hâté ou ralenti par diverses causes.

« En se baissant il appuie sur les intestins et les presse..... et la matière dont ils sont pleins est contrainte de couler dans toutes les ouvertures qu'elle trouve sur son passage.

« Quand il est secoué violemment, ce qui arrive quand nous rions avec éclat, la rate, secouée en même temps, se purge des humeurs qui la surchargent; d'où vient qu'en certains états on se sent soulagé par un rire éclatant. »

Les usages du diaphragme sont exclusivement mécaniques. Le rire consiste en une succession rapide d'inspirations et d'expirations courtes, occasionnées le plus souvent par des idées gaies, bizarres ou ridicules, le chatouillement, etc., qui mettent préliminairement en jeu l'action cérébrale. Dans le rire, le diaphragme en se contractant presse la rate, placée immédiatement au-dessous de lui, mais il n'est nullement prouvé qu'elle se débarrasse davantage à ce moment qu'à un autre, des produits qu'elle secrète.

« Lorsque les nerfs qui servent à la vue et à l'ouïe sont agités en dedans, il se forme des étincelles, des couleurs, des bruits confus ou des tintements, qui ne sont attachés à aucun objet sensible. Les illusions de cette sorte sont infinies. »

Rien ne démontre que l'agitation spontanée des nerfs de la vue et de l'ouïe soit une des causes des hallucinations de ces deux sens. La conclusion tirée par Bossuet qu'il s'est fait un changement dans l'organe est de toute évidence, mais on ignore quel est ce changement.

« Et encore que le soleil et le feu nous échauffent, étant éloignés, il est clair qu'ils ne font impression sur notre corps qu'en la faisant sur l'air qui le touche. Le même se doit dire du froid; et ainsi ces deux sensations appartenant au toucher, se font par l'application et l'attouchement de quelque corps. »

On sait aujourd'hui que le calorique rayonne dans le vide, et qu'ainsi l'air n'est pas nécessaire à sa transmission.

« Le crâne a beaucoup de choses qui lui sont par-

ticulières. Il a en haut ses sutures qui sont un peu entr'ouvertes pour laisser évaporer les fumées du cerveau. »

Le moindre labeur intellectuel provoque un afflux de sang vers la tête. Qu'on plonge le bras dans un vase finement gradué et qu'on se donne la peine de résoudre la plus simple des équations algébriques, on verra presque aussitôt le niveau de l'eau baisser dans le vase. Une partie du sang du bras immergé s'est porté au cerveau pour mettre en œuvre les combustions cellulaires nécessaires aux fonctions de l'intelligence.

— Apprenez-moi, demandait un philosophe à Voltaire, s'il n'y a pas une égale quantité de mouvement dans le monde ?

— C'est, lui répondit l'ermite de Ferney, une ancienne chimère d'Epicure renouvelée par Descartes.

Eh bien ! cette ancienne chimère d'Epicure renouvelée par Descartes est devenue, grâce à Carnot (1), à Seguin, à Mayer, à Bécclard, à Hirn, à Lombard de Boston, à Schiff, à Mosso, à Luys, etc., une des bases de la physique et de la physiologie. Tout travail physiologique, comme mécanique, est mesuré par la différence de température entre la chaleur avant le travail et la chaleur après le travail, qu'il s'agisse d'une machine, d'une plante, d'un muscle ou du cerveau, la loi qui régit leur mise en œuvre, *loi de la conservation de la force*, est la même.

La congestion du cerveau pendant un effort intellectuel a été signalée pour la première fois, je crois, par le « tant docte et gentil médecin maistre François Rabelais :

« Contemplez, dist Rondibilis (2), la forme (3) d'un homme attentif à quelque estude, vous voirrez en luy toutes les artères du cerveau bandées comme la corde d'une arbalète pour luy fournir dextrement (4) esperitz (5) suffisants à emplir les ventricules (6) du sens commun, de l'imagination et appréhension (7), de la ratiocination (8) et résolution, de la mémoire et recordation (9). »

(1) C'est un ingénieur dont le nom est, à bien des titres, glorieux pour la France, Carnot qui, en 1824, a formulé le premier théorème de la thermodynamique. Avant lui on ne soupçonnait aucune relation entre le travail d'une machine et la chaleur qu'elle consomme, on ne savait même pas que le travail consommait de la chaleur.

(2) Guillaume Rondelet, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier qui, avec Schyron, enseigna l'anatomie et la physiologie à F. Rabelais.

(3) L'apparence, l'attitude.

(4) Rapidement.

(5) Des esprits animaux.

(6) Les ventricules latéraux du cerveau.

(7) Compréhension, du latin *apprehensio*.

(8) Raisonnement, du latin *ratiocinatio*.

(9) Souvenance, du latin *recordatio*.

Ce n'est, cependant, qu'assez récemment qu'on a songé à appliquer un thermomètre en dehors du crâne pour se rendre compte de l'élévation de température que détermine l'apport d'une plus grande quantité de sang dans le cerveau dès qu'il fonctionne. L'échauffement du cerveau n'est donc pas un mythe comme la ventilation par le poumon du cœur surchauffé, la purgation par les secousses du diaphragme de la rate surchargée d'humeurs, etc. Mais cet échauffement, bien que causé par une combustion, ne s'accompagne pas de la production de fumées et lors même qu'il en serait ainsi, celles-ci ne pourraient filtrer à travers les sutures crâniennes dont les dentelures sont, d'abord, unies entre elles par du tissu cartilagineux, ensuite, étroitement engrenées entre elles, et, enfin, soudées entre elles.

De toutes les erreurs physiologiques qu'on relève dans *La connaissance de Dieu et de soi-même*, celle de beaucoup la plus commune est celle concernant les esprits.

Les extraits de cet ouvrage reproduits ci-après témoignent, en effet, que l'auteur ne s'est pas borné à parler de l'origine et de la nature des esprits mais encore qu'il a eu recours à eux pour expliquer les phénomènes de la vie, de la locomotion, les passions, le sommeil, etc. :

« Les esprits sont la partie la plus vive et la plus agitée du sang. C'est une espèce de vapeur extraordinairement subtile et mouvante que la chaleur du corps en fait élever, et qui est portée promptement par certains vaisseaux au cerveau, où les esprits s'affirment davantage par leur propre agitation et par celle du cerveau même et par la nature des parties où ils passent, à peu près comme des liqueurs s'épurent et se clarifient dans les instruments par où on les coule.

« De là ils entrent dans les nerfs qu'ils tiennent tendus.

« Les nerfs sont comme de petites cordes ou plutôt comme de petits filets qui commencent par le cerveau.

« Les nerfs sont creux au dedans, en forme de petits tuyaux.

« Ils sont, premièrement, les organes du sentiment. C'est pourquoi, à chaque partie qui est le siège de quelqu'un des sens, il y a des nerfs pour servir au sentiment : par exemple, il y a aux yeux les nerfs optiques, les auditifs aux oreilles, les olfactifs aux narines, et les gustatifs à la langue. Ces nerfs servent aux sens situés dans ces parties ; et comme le toucher se trouve par tout le corps, il y a aussi des nerfs répandus par tout le corps.

« Ceux qui vont ainsi par tout le corps en sortant

du cerveau, passent le long de l'épine du dos, d'où ils se partagent et s'étendent dans toutes les parties.

« Le second usage des nerfs n'est guère moins important. C'est de porter par tout le corps les esprits qui font agir les muscles, et causent tous les mouvements...

« Dès que les esprits manquent les ressorts cessent faute de moteurs...

« Ce qu'il y a du corps quand nous nous mouvons c'est le premier branle dans le cerveau suivi du mouvement des esprits et des muscles... dans lesquels ils s'insinuent... et, enfin, du transport de tout le corps ou de quelqu'une de ses parties...

« Quand les esprits sont épuisés à force d'agir, les nerfs se détendent, tout se relâche, l'animal s'endort, et se délasse du travail et de l'action où il est quand il veille.

« Il est aisé de concevoir que les esprits, étant si subtils et si agités, ils passent à travers les pores (1), et se dissipent d'eux-mêmes par leur propre agitation.

« Ils ont donc besoin d'être réparés...

« La fabrique des esprits se commence par le cœur, lorsque battant le sang et l'échauffant, il en élève les parties les plus subtiles au cerveau qui les perfectionne et qui ensuite en renvoie au cœur ce qui est nécessaire pour exciter son battement.

« Ainsi ces deux maîtresses parties qui mettent, pour ainsi dire, tout le corps en action, s'aident mutuellement dans leurs fonctions, puisque sans les vapeurs que le cœur élève du sang, le cerveau n'aurait pas de quoi former les esprits, et que le cœur aussi n'aurait point de battement sans les esprits que le cerveau lui envoie (2).

« Dans le secours nécessaire que se donnent ces deux parties, laquelle des deux commence ? C'est ce qu'il est difficile de déterminer ; et il faudrait pour cela avoir recours à la première formation de l'animal.

« Pour entendre ce qu'il y a ici de plus constant, il faut penser, avant toutes choses, que le fœtus ou l'embryon, c'est-à-dire l'animal qui se forme, est engendré d'autres animaux déjà formés et vivants, il y a par conséquent du sang et des esprits déjà

(1) On a professé pendant des siècles que de tels pores existaient non seulement dans la « paroi » des nerfs mais encore dans celle des vaisseaux, de la peau, etc. On attribuait la transformation des esprits vitaux en esprits animaux au passage dans la substance cérébrale, à travers les pores des parois artérielles des parties les plus tennes du sang. Dans le foie, la rate, les reins, la peau c'était la situation et la direction des pores des parois artérielles à travers lesquels filtrait le sang qui déterminait la nature des excréments et des sécrétions.

(2) Pour détails complémentaires voyez plus loin le chapitre consacré à l'étude des passions.

tout faits, et qui peuvent se communiquer à l'animal qui commence.

« On voit, en effet, que l'embryon est nourri du sang de la mère qui le porte (1). On peut donc penser que ce sang étant conduit dans le cœur de ce petit animal qui commence d'être, s'y rechauffe et s'y dilate par la chaleur naturelle à cette partie ; que de là passent au cerveau ces vapeurs subtiles, qui achèvent de s'y former en esprits, à la manière qui a été dite : que ces esprits, revenus au cœur par les nerfs, causent son premier battement, qui se continue, ensuite, à peu près comme celui d'une pendule après une première vibration.

« On peut penser aussi, et peut-être plus vraisemblablement, que l'animal étant tiré de semences pleines d'esprits, le cerveau, par sa première conformation, en peut avoir ce qu'il en faut pour exciter dans le cœur cette première pulsation d'où suivent toutes les autres.

« Les esprits peuvent changer de nature par diverses causes. Plus de bile mêlée au sang les rendra plus impétueux et plus vifs ; le mélange d'autres liqueurs les fera plus tempérés. Autres seront les esprits d'un animal repu, autres ceux d'un animal déjà épuisé et recru (2).....

« Quand le corps est en bon état et dans sa disposition naturelle, c'est ce qui s'appelle santé. La maladie, au contraire, est la mauvaise disposition de tout, ou de ses parties. Que si l'économie du corps est tellement troublée, que les fonctions naturelles cessent tout à fait, la mort de l'animal s'ensuit.

« Cela doit arriver précisément quand les deux maîtresses pièces, c'est-à-dire le cerveau et le cœur, sont hors d'état d'agir, c'est-à-dire quand le cœur cesse de battre, et que le cerveau ne peut plus exercer cette action, quelle qu'elle soit, qui envoie des esprits au cœur.

« Car encore que le concours des autres parties soit nécessaire pour nous faire vivre, la cessation de leur action nous fait languir, mais ne nous tue pas tout à coup : au lieu que, quand l'action du cerveau ou du cœur cesse tout à fait, on meurt à l'instant.

« Or, on peut en général concevoir trois choses capables de causer dans ces deux parties cette cessation funeste : la première si elles sont ou altérées dans leur substance, ou dérangées dans leur com-

position ; la seconde, si les esprits, qui sont, pour ainsi dire, l'âme du ressort, viennent à manquer ; la troisième, si ne manquant pas et se trouvant préparés, ils sont empêchés par quelque autre cause de couler, ou du cerveau dans le cœur, ou du cœur dans le cerveau.

« Et il semble que toute machine doive cesser par une de ces causes. Car, ou le ressort se rompt, comme les tuyaux dans un orgue, et les roues ou les meules dans un moulin : ou le moteur cesse, comme si la rivière, qui fait aller ces roues, est détournée, ou que le soufflet, qui pousse l'air dans l'orgue, soit brisé : ou le moteur et le mobile étant en état, l'action de l'un sur l'autre est empêchée par quelque autre corps comme si quelque chose au dedans de l'orgue empêche le vent d'y entrer, ou que l'eau et toutes les roues étant comme il faut, quelque corps interposé en un endroit principal empêche le jeu.

« Appliquant ceci à l'homme, machine sans comparaison plus ingénieuse et plus délicate, mais, en ce qu'il a de corporel, pure machine : on peut concevoir qu'il meurt, si les ressorts principaux se corrompent, si les esprits qui sont les moteurs s'éteignent ou, si les ressorts étant en bon état et les esprits prêts, le jeu en est empêché par quelque autre cause.

« S'il arrive par quelque coup que le cerveau ou le cœur soient entamés, et que la continuité des filets soit interrompue ; et sans entamer la substance, si le cerveau ou se ramollit ou se dessèche excessivement, ou que, par un accident semblable, les fibres du cœur se roidissent, ou se relâchent tout à fait, alors ces deux ressorts, d'où dépend tout le mouvement, ne subsistent plus et toute la machine est arrêtée.

« Mais quand le cerveau et le cœur demeureraient en entier, dès là que les esprits manquent les ressorts cessent, faute de moteur, et quand il se formerait des esprits conditionnés comme il faut, si les tuyaux par quoi ils doivent passer sont ou resserrés ou remplis de quelque autre chose, leur ferment l'entrée, c'est de même que s'ils n'étaient plus. Ainsi le cerveau et le cœur dont l'action et la communication nous font vivre restent sans force, le mouvement cesse dans son principe, toute la machine demeure, et ne se peut plus rétablir.

« Voilà ce qu'on appelle mort ; et les dispositions à cet état s'appellent maladie.

« C'est un grand secret de la nature de savoir comment le sang s'échauffe dans le cœur. Et d'abord, on peut penser que le cœur étant extrêmement, chaud, le sang s'y échauffe et s'y dilate, comme l'eau dans un vaisseau déjà échauffé... Cette cha-

(1) J'ai dit précédemment ce que vaut cette assertion.

(2) Recru, vieux mot, participe de l'ancien verbe *recroire*, se confier, se remettre, se rendre et par conséquent ici : « rendu de fatigue », comme dans cette phrase de Labruyère : « Le voilà chasseur, s'il tirait bien : il revient moricillé et recru sans avoir tiré. » Cf. le *Dictionnaire de la langue française*, de LITTRÉ au mot *recru*.

leur entretient la vie. Car d'un sang refroidi il ne s'engendre plus d'esprits ; ainsi le mouvement cesse, et l'animal meurt. »

Les lois fondamentales qui président à la santé et à la maladie sont dominées par celles de la vie et ne peuvent être saisies si on n'a pas une notion exacte de ces dernières. Tout se tient en pathologie générale, et comme l'a fait justement remarquer le professeur Grasset, de Montpellier, les questions en apparence les plus métaphysiques intéressent directement le praticien, et toute doctrine erronée de la vie a des conséquences fatales sur la conception pathologique et sur la thérapeutique elle-même.

Hippocrate avait déjà proclamé cette vérité dans cet aphorisme, qui, à deux mille ans de distance, n'a rien perdu de sa valeur : *Quæ faciunt in homine sano actiones sanas, faciunt in aegroto morbosas.*

De là les ingénieuses hypothèses, tour à tour abandonnées et reprises, mais sans cesse aussi vaines et aussi fragiles, qui ont été émises sur l'origine et les causes de la vie et de son maintien.

Les énumérer toutes serait long et fastidieux, je me bornerai donc à en signaler quatre, les principales, et dont trois veulent que l'être vivant, l'homme ou l'animal, instrument compliqué, à mécanisme délicat, soit mû et dirigé par une force immatérielle, indépendante du substratum organique qu'elle régit et, par suite, impossible à saisir et à localiser, *l'âme physiologique* ou *archée*, *le principe vital*, *l'âme pensante* (*vitalisme*, *animisme*) et une qui prétend que la vie est la résultante des réactions physico-chimiques qui s'accomplissent dans la profondeur des tissus (*matérialisme*, *organicisme*).

L'archée, *archæus* (1), ou principe d'un ordre supérieur, émanant de l'âme sensitive (2), *causa interna, efficiens, essentialis* des phénomènes de la vie, inventé par Basile Valentin, adopté avec enthousiasme par Bombast-Paracelse (3), Van Helmont (4); etc., n'intéresse plus que ceux qui s'occupent de l'histoire de la médecine.

Lorsque Barthez (5) a rapporté les phénomènes de la vie à un principe autre que l'âme pensante, il a fait preuve de sagacité ; mais du jour où il a voulu *l'individualiser*, le mettre en action il a encouru le reproche d'une systématisation conjecturale.

(1) Du grec *αρχη*, principe, commencement.

(2) Pour les diverses espèces d'âmes admises par Aristote, Platon, etc., voy. le dernier chapitre de ce volume.

(3) Bombast-Paracelse, fils d'un médecin de Zurich, élève d'un alchimiste.

(4) Van-Helmont, le dernier et un des plus illustres représentants de l'École des alchimistes.

(5) Professeur éminent à la Faculté de médecine de Montpellier.

Si c'est l'âme pensante qui est la forme même du corps, comment se fait-il qu'elle ignore absolument la structure des organes qu'elle aurait façonnés, et que ces mêmes organes qu'elle mettrait en mouvement, puissent fonctionner à son insu ? Comment expliquer la lenteur avec laquelle se sont développées nos connaissances anatomo-physiologiques et l'époque tardive où le génie, aidé de l'observation et de l'expérience, est arrivé à établir que le sang circule en nous ? Comment cette grande découverte physiologique a-t-elle rencontré, ainsi que d'autres du même genre, tant de contradicteurs et tant d'incrédules ? Si l'âme est le principe de la vie et la cause déterminante de la forme, pourquoi ne peut-elle pas prévenir l'altération des organes, et y porter remède quand elle est accomplie ? Pourquoi d'aucuns qui voudraient bien digérer digèrent-ils si mal ? Pourquoi les efforts de la volonté ne savent-ils pas rendre le mouvement à un membre paralysé ? D'où vient que la vie s'éteint en nous malgré nous ? D'où vient que pendant la chloroformisation les fonctions intellectuelles et les fonctions sensorielles et les fonctions des muscles soumis à l'influence de la volonté sont momentanément supprimées pendant que la vie persiste si le cœur ne cesse pas de battre ? etc., etc.

On n'a pas jusqu'ici répondu à aucune de ces objections et on n'y répondra pas de sitôt d'une manière satisfaisante, j'imagine.

Aujourd'hui on enseigne plutôt, du reste, que chacun des êtres vivants, l'homme ou l'animal n'étant qu'un agrégat de cellules, la vie n'est que la résultante de l'activité et des efforts autonomes de ces cellules en rapport avec les actes physico-chimiques qui s'accomplissent dans leur profondeur. Celles qui ont la même origine s'assemblent pour former des groupes qui sont les tissus élémentaires ; ceux-ci, à leur tour, suivant leurs besoins réciproques, suivant les services mutuels qu'ils peuvent se rendre, se fédèrent pour constituer un organe où tout est approprié en vue d'un but commun, d'une fonction ; chacun de ces organes d'autant plus nombreux et plus complexes que l'être vivant occupe une place plus élevée au point de vue zoologique, reçoit des autres et leur remet en retour les produits dont ils ont besoin. Ces échanges incessants sont favorisés par un liquide toujours en mouvement, le sang ; les relations des organes entre eux sont, enfin, assurées par le système nerveux, véritable réseau télégraphique dont les innombrables branches se réunissent pour composer des troncs, de plus en plus longs et volumineux qui aboutissent aux ganglions de la chaîne sympathique ou au cerveau, sièges du pouvoir directeur. Dans ce concept la santé est due au bon fonc-

tionnement des cellules et la maladie à leur mauvais fonctionnement.

La maladie cesse, comme dans les doctrines vitalistes et animistes, d'être une entité distincte, séparable du corps, venant y contrarier une autre entité.

Que le maintien de la vie et de la santé dépende des processus physico-chimiques qui s'accomplissent au sein de l'organisme de l'homme et de celui des animaux, c'est indéniable. L'air vient-il à manquer, en effet, dans le milieu où nous nous trouvons, nous éprouvons des angoisses qui vont toujours en croissant ; la poitrine se contracte laborieusement, le sang s'altère, la tête pèse davantage sur les épaules, nos idées se troublent, notre intelligence s'évanouit et nous tombons dans un état comateux qui aboutit infailliblement à la mort si l'oxygène, cette partie respirable de l'air si justement appelé par Lavoisier, *l'air vital*, ne nous est pas rendu à temps.

Inversement, des tissus organiques qui ont perdu partiellement ou totalement depuis peu de temps leurs capacités fonctionnelles les recupèrent quand on leur rend le liquide oxygéné dont ils sont privés. En injectant, par exemple, du sang oxygéné dans l'une des carotides d'un chien décapité on voit la tête réacquies sa sensibilité, renaître les sécrétions des glandes, l'animal exécuter des mouvements de la face et des yeux qui paraissent dirigés par la volonté.

Dans ses expériences sur la tête de Campi, celle de Gamahut, sur d'autres encore, Laborde a constaté que si l'on rétablit la circulation sanguine dans une tête humaine fraîchement coupée, en abouchant

directement l'une des carotides avec celle d'un chien vivant, l'on peut obtenir quelques mouvements de la face, qui se colore et reprend l'aspect de la vie, et réussir à provoquer divers réflexes par des excitations électriques.

Résulte-t-il de ces faits que la vie et l'intelligence sont des propriétés de la matière ? Nullement, mais que toutes les manifestations de la vie, aussi bien que toutes les manifestations de l'intelligence, tiennent à des conditions physico-chimiques. Inférer autre chose c'est confondre les conditions physico-chimiques de la vie et de l'intelligence avec les causes mêmes de l'une et de l'autre.

« Si on voit l'intelligence revenir dans un cerveau et dans une physionomie auxquels on a rendu le sang oxygéné qui leur manquait pour fonctionner, on aurait tort, a écrit Cl. Bernard (1), d'y voir la preuve que la conscience et l'intelligence sont dans l'oxygène du sang ou dans la matière cérébrale..... Dès que nous avons reconnu que la matière organisée est dépourvue de toute spontanéité, comme la matière brute, elle ne peut pas plus qu'elle avoir conscience des phénomènes qu'elle présente.... Les mécanismes vitaux en tant que mécanismes ne diffèrent pas des mécanismes non vitaux..... Les uns et les autres sont passifs. »

(A suivre).

(1) Cl. Bernard, le Problème de la physiologie. *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1867.

L'ART DE DORMIR

Hypnos, roi de tous les immortels et de tous les mortels, tu es le seul prince qui enveloppe les corps de liens suaves.

(Hymne orphique.)

Il y a peu de temps, un universitaire des plus distingués, M. Auguste Dupouy, me faisait l'honneur de m'adresser ce petit poème inédit et dédié au sommeil :

*Sommeil, plus que jamais je suis de tes dévots.
Je t'aime, dieu clément, consolateur unique.
Viens, un doigt sur ta bouche, en ta mauve lunette
Où se garde l'odeur amère des pavots.*

*La fenêtre est ouverte au ciel profond. La brise
M'évente, à coups légers, comme un souple éventail.
Locataire du sort, je veux rompre mon bail :
Ta douce main saisit mes chaînes, et les brise.*

*Ne plus vouloir, ne plus prévoir, ne plus savoir !
Où, défais ma cuirasse, ô bon sommeil ! Enlève
Ce vieux fer ébréché qu'on appelait un glaive.
J'abandonne ma force usée à ton pouvoir.*

*Sans honte j'abandonne au divin narcotique
Mon front meurtri de s'être à tant de murs buté.
J'abandonne mes yeux fatigués de scruter
L'avenir équivoque et le passé tragique.*

*Les choses ne sont plus qu'une vague rumeur ;
Et dans la trouble et pourpre et troublante lumière
Où je plonge, où je flotte en fermant la paupière,
Je ne sais plus qui vit au monde — ni qui meurt.*

On le voit : M. Auguste Dupouy ne s'endort pas tout d'une pièce : il s'endort peu à peu ; il s'endort comme il convient. C'est progressivement que le sommeil nous envahit. Nos mouvements deviennent plus languissants, toutes nos impressions plus obscures. Nos forces s'abattent. Les muscles de nos paupières se détendent, et celles-ci tombent sur nos yeux. Le relâchement des muscles de notre mandibule fait

que celle-ci se sépare de la mâchoire supérieure, et notre bouche s'entr'ouvre. Nos paupières étant baissées, nos yeux ne distinguent plus rien. Peu à peu, notre goût se perd, et notre odorat s'émousse. Les sons paraissent nous arriver en une sorte de bourdonnement :

Les choses ne sont plus qu'une vague rumeur ;

puis nous cessons de les percevoir. Enfin celui de tous nos sens qui est le dernier à conserver son excitabilité, notre tact s'oblitére à son tour et devient entièrement insensible. Il n'y a pas un sommeil : il y a autant de sommeils partiels qu'il y a de groupements de neurones (4). Mais il est probable, il est du moins admis pour l'instant, que le sommeil d'ensemble consiste dans l'immobilité établie au niveau des zones où les neurones sensitifs périphériques s'articulent avec les neurones sensitifs centraux.

Le sommeil est une fonction, — une fonction de tout le système nerveux. Il n'y a pas de lacune dans la nature. Il n'y a d'arrêt dans aucune de nos fonctions. Si les fonctions cérébrales, les activités psychique, consciente, volontaire et sensitive, sont presque complètement interrompues pendant le sommeil (2), les autres fonctions, les actes physiologiques commandés par la moelle, les actes réflexes se poursuivent. A peine quelques-uns de ces actes se ralentissent-ils. Le pouls est plus concentré et plus rare, le cours du sang moins rapide. La respiration est plus petite, moins fréquente ; les mouvements d'inspiration et d'expiration sont accompagnés de plus d'efforts que pendant la veille ; souvent la respiration est stertoreuse : le dormeur ronfle.

Beaucoup d'auteurs prétendent que les sécrétions diminuent pendant le sommeil. Tout au contraire, je soutiendrai qu'alors l'exhalation cutanée augmente : le front est souvent couvert de sueur. Quant au surcroît de l'activité de l'absorption cutanée, nul ne le conteste. Il y a deux mille et quelques cents ans, l'Athénien Amphiclès recommandait aux Hellènes de ne point se coucher aux environs de marécages dont les miasmes étaient dangereusement absorbés par la peau de l'homme endormi. Et, plusieurs siècles avant que naquit Amphiclès, les prêtres des Asclepieia, à Gnide, à Cos, à Pergame, à Tithorée, à Athènes, à Epidaure, avaient déjà pris la coutume de profiter du sommeil des malades qui venaient dormir dans leurs temples pour faire à ces consultants des applications médicamenteuses.

La digestion s'effectue plus lentement pendant que l'on dort ; et c'est de cette manière que l'on expliquait naguère comment le sommeil masque la faim. Mais, si le dormeur digère moins vite, il ne digère pas moins bien : il digère mieux. « *Somnus labor visceribus* », enseignait Hippocrate à ses contemporains. C'est ce que l'instinct enseigne aussi aux bêtes, — aux bêtes et aux oiseaux, dirait Pierre de Ronsard, — et elles se livrent au sommeil immédiatement après qu'elles ont mangé.

La nutrition est fortement favorisée par le sommeil. L'expérience apprend que les personnes qui abusent du sommeil acquièrent un embonpoint considérable : embonpoint qui n'est cependant pas à désirer, car il émousse la sensibilité. C'est ainsi, écrivait, en l'an 1818, le brave Heller, chirurgien des armées, c'est ainsi que « l'extrême obésité de certain tyran de Syracuse obligeait ses esclaves à lui enfoncer, afin de l'éveiller, de longues aiguilles dans les couches graisseuses sous-cutanées de son corps mons-

trueux ». Chez les juives, chez les musulmanes, qui sont les unes et les autres des dormeuses excessives, l'adiposité, hélas, la bouffissure foisonnent.

Aussi bien que la respiration, que la digestion, que la circulation du sang, autant que les grandes fonctions assimilatrices, le sommeil est nécessaire à la réparation de notre économie. Il est le « recueillement universel de notre dynamisme biologique », a énoncé Liébeault. Il est, suivant l'opinion de Lasègue, « une opération d'accumulation » et, selon l'expression du professeur A. Le Dentu, « une source de santé ». On n'exagérera jamais l'importance du sommeil pour le bon fonctionnement de notre organisme. Une Parisienne dont je dirai ce qu'Alfred de Musset disait de Mme Louise Colet : « C'est une Vénus en marbre chaud », une fiévreuse Parisienne m'affirme que le poète Gabriele D'Annunzio a pris cette devise : « *Per non dormire* (pour ne pas dormir) ». Se peut-il (4) ? En dormant, nous régénérons les matériaux usés pendant la veille, nous acquérons des forces neuves, nous nous redonnons du courage, de l'allégresse. On a appelé le sommeil le frère de la mort, et il est le père de la vie. « L'innocent sommeil qui dévide l'écheveau embrouillé des soucis, — le sommeil... bain du travail douloureux, baume des esprits blessés, second repas de la grande nature, aliment suprême du festin de la vie ! », dit Shakespeare (2). « Ah ! dormir est une admirable chose ! », s'écrie très savamment Mme Gérard d'Houville. « J'entends des gens voraces regretter ce temps consacré au sommeil et qu'ils jugent perdu pour la vie. Moi qui aime vivre pourtant, je ne regrette aucune de ces heures où mon esprit, vague et léger, s'en va flottant sur l'océan d'un fleuve noir d'où, entr'ouvertes, rarement épanouies, quelquefois émergent les fleurs du songe... Enchantement étrange et délectable, don magique, sommeil insensible et délicieux pour lequel l'humanité dès ses premières nuits inventa des incantations et des chants, des berceuses et des breuvages, sommeil plein de sortilèges, porte d'ombre ouverte sur l'inconnu, nourrice ténébreuse qui ferme nos yeux sur ses seins puissants, sommeil divin, je te célèbre et je t'adore ! » — Et M. Pierre Tournier salue rythmiquement :

*Puissant ! Victorieux ! Rayonnant qui l'avances
Précédé d'une pâle aurore de douceur, —
Qui vas en cercle, et qui jamais ne te reposes,
— Car la nécessité pèse sur toutes choses, —
Et qui chasses partout la souffrance et les pleurs ! —
Libérateur, devant qui s'ouvrent les murailles,
Qui sais par quels sentiers on descend aux entrailles
Du monde, et tiens les clefs de l'onde et de l'éther ! —
O serein ! plus serein que le calme des mers ! —
Enfant miraculeux de la nuit enlaçante,
Qui gardes prisonnier les agiles penseurs
Dans l'âme où tu répands une ombre frémissante,
Et qui fais, au plus noir de cette ombre, passer
La brise murmurante et fluide du rêve ! —
Très bon qui, chaque soir, donnes la bonne trêve !*

..

Nous nous endormons plus ou moins facilement, plus ou moins vite, et notre sommeil est plus ou moins profond, et sa durée plus ou moins grande. En général, la période de repos ou d'assimilation est proportionnée à la période d'activité ou de dépense. Après une dure fatigue, l'homme s'endort promptement, et il dort d'une façon copieuse.

(4) Voir *Le Sommeil qui guérit*, par FERNAND MAZADE (Maloine, éditeur).

(2) Presque complètement, mais non complètement. Dans le sommeil, les actes cérébraux ne sont pas complètement abolis : les rêves en témoignent.

(4) Il se peut : l'œuvre de M. Gabriele D'Annunzio est joliment saccadée, par endroits, joliment inquiète.

(2) *Macbeth* (acte II, scène II). Traduction de Maurice Maeterlinck.

L'enfant, qui doit subvenir aux prodigalités d'une croissance continuelle et rapide, passe la moitié de son existence dans le sommeil. Il en est de même pour le convalescent qui puise dans un long assoupissement des énergies nouvelles. Quant au vieillard, qui ne se fatigue guère, il est rare qu'il dorme beaucoup. Mais il dort. Il faut qu'il dorme. Le sommeil est une des principales lois de notre monde, et tous les âges lui obéissent. L'homme normal meurt du manque d'air en cinq minutes, du manque d'eau en une semaine et du manque de sommeil en dix jours. Du moins est-il bon que l'homme normal ne dorme pas trop. « Il faut dormir pour vivre et non vivre pour dormir », m'écrivait assez récemment le prince Roland Bonaparte.

Je n'ai pas connu du tout l'illustre tyran de Syracuse dont parle Heller; et j'ai peu connu les juives et les musulmanes; mais j'ai connu d'autres gros dormeurs, d'autres énormes dormeurs. Après dix, douze, quinze heures de sommeil, ils se réveillaient accablés, navrés à l'idée de sortir de leur lit. Ils bâillaient, s'étiraient, passaient leur main sur leur face congestionnée et bouffie, me regardaient avec des yeux gonflés et paresseux. L'action continuelle du sommeil alourdit le corps et n'est pas moins nuisible à l'intelligence. Un artiste spirituel, le peintre J.-F. Raffaëlli, me raconte :

— Lorsque je fis, au régiment, mes vingt-huit jours, je couchai deux ou trois nuits à la caserne. Il y avait à la chambrée un valet de ferme, gros, gras, au sang lourd, qui avait un sommeil tout à fait extraordinaire et que rien ne pouvait interrompre. Dès qu'il se mettait sur son lit, il dormait et ronflait à casser les vitres. Alors, les loustics de la compagnie s'efforçaient (avec quelle délicatesse, je vous laisse y penser) à réveiller notre dormeur. On lui passait les balais sous les narines, — et quels balais ! On le coiffait vivement avec des brosse à boutons. On chantait dans ses oreilles. Et rien n'y faisait : notre homme ronflait toujours ! On allait jusqu'à le jeter au bas de son lit ; et le gas, sur le plancher, continuait avec sérénité son ronflement sonore. Enfin on l'empoignait par les jambes, par les bras, pendant qu'un farceur lui arrosait la tête d'un seau d'eau : alors seulement, notre homme se résignait à ouvrir un œil !

Et M. Raffaëlli ajoute :

— J'ai observé que les hommes sensibles, nerveux et d'imagination (les poètes, par exemple) se réveillent instantanément. Ils sont, tout de suite, complètement éveillés, au contraire des gens peu sensibles qui se livrent aux gros travaux.

Dans un ouvrage qui n'est pas tout à fait dépourvu de valeur, Mme Marie de Manacéine affirme qu'il n'y a pour dormir longuement que les gens qui ne pensent pas. « Ils tombent dans le sommeil », dit-elle, « dès qu'ils restent sans occupations, ce qui est bien compréhensible, car leur monde psychique est si pauvre qu'il leur est presque impossible de trouver en leurs propres pensées et représentations matière à les intéresser. » Et il me souvient que cette affirmation chagrinait le fort honorable M. Francisque Sarcey.

— Est-ce que mon monde psychique (puisque monde psychique il y a) serait devenu si cruellement pauvre ? s'écriait-il. Il me faut ramasser mes forces et déployer tout ce que j'ai de vaillance pour m'arracher le matin aux douceurs de la couche d'où je descendais si allègrement autrefois. Après cela, peut-être que si j'ai plus de peine à m'éveiller le matin, c'est que je ne suis jamais dans mon lit avant une heure de la nuit, parce que je vais tous les soirs au théâtre.

Et, à supposer que les imbéciles dorment plus long-

temps, comme le croit Mme de Manacéine, le fort honorable M. Sarcey se demandait s'ils dorment plus longtemps parce qu'ils sont imbéciles, ou s'ils sont imbéciles parce qu'ils dorment plus longtemps.

D'ailleurs, qu'est-ce que trop dormir ? Quelle quantité de sommeil est nécessaire à l'homme en général et, en particulier, à l'homme qui pense ? J'ai naguère consulté sur ce point quelques-uns de nos plus célèbres contemporains ; et j'ai publié leurs réponses dans *La Revue* (1) du 13 octobre 1908. Elles y occupent une quinzaine de pages. Je ne crois pas qu'il soit absolument nécessaire de les reproduire ici. Je dirai du moins que MM. Raymond Poincaré, Henri Poincaré, Etienne Lamy, Jules Claretie, Emile Flourens, les professeurs G. Dieulafoy et A. Le Dentu, l'abbé Alfred Loisy se contentent de sept heures de sommeil quotidien, tandis que huit heures sont nécessaires à MM. Alfred Mézières, Henry Roujon, Alexandre Ribot, Pierre Baudin, Maurice Faure, d'Estournelles de Constant, Emile Boutroux, au comte de Franqueville, aux docteurs Just Lucas-Championnière et Armand Gautier, aux peintres Dagnan-Bouveret et Cormon. M. Louis Leger ne me cache pas qu'il a besoin de beaucoup dormir : de huit heures et demie à neuf heures, — sans compter évidemment les heures d'insomnie qui, pour lui, sont assez rares du reste (c'est en jardinant et en effectuant de longues marches que M. Leger évite souvent les insomnies. Le pauvre Henry Houssaye s'obstinait à ne les combattre que par la résignation). De même qu'Alfred de Musset et que José-Maria de Heredia, Melchior de Vogüé et les physiciens Cornu et A. de Lapparent dormaient volontiers pendant neuf heures. M. Maurice Maeterlinck me confie : « Je me couche à dix heures et me lève à sept heures. Dès que je n'ai pas, intégrales, mes neuf heures de sommeil, ma santé, presque insensible à tout le reste, s'en ressent. » Et le peintre J.-F. Raffaëlli, qui est un grand travailleur, est aussi un grand dormeur : il sait ce que vaut le sommeil, et il l'aime bien.

— Le sommeil est l'oubli charmant de la vie, m'écrivait-il. Et dire que les Américains ne s'accordent que quatre heures de sommeil !

Les Américains, mon Dieu, les Américains... Il faut laisser là les Américains et écouter M. d'Estournelles de Constant qui me mande :

— J'ai acquis, non pas la conviction seulement, mais la certitude que le sommeil et le repos sont à la fois réparateurs et préparateurs. Quand j'ai bien dormi, mon activité est décuplée en qualité et en quantité : je ne connais plus d'obstacles. Je suis convaincu que si Balzac avait dormi son content, il aurait fait une œuvre moins délayée, plus profonde et plus durable. Le temps qu'il a cru gagner, il l'a perdu. Je parle, bien entendu, du sommeil de l'homme d'action et de travail. Et pourtant, en y réfléchissant, le paresseux ne cherche-t-il pas précisément dans le sommeil l'énergie qui lui manque ? Si on pouvait laisser dormir un paresseux douze heures par jour, il arriverait peut-être à bien employer les quelques heures qui lui resteraient, en dehors de ses repas !... En tout cas, il faut dormir. Quand on me parle d'un homme d'Etat ou d'un général qui passe ses nuits, j'ai toujours peur pour lui d'une défaillance au moment décisif. On assure que Napoléon, surmené, dormait debout pendant la bataille de Waterloo. Le sommeil du grand Condé, pendant la nuit qui précéda la bataille de Rocroi, fut du temps bien employé.

(1) *Ancienne Revue des revues.*

La cause me semble entendue. Le sommeil est le rénovateur par excellence ; et la moyenne de six heures de sommeil quotidien que concède l'école de Salerne ne suffit pas, du moins pour les sujets qui, en même temps que leur corps, ont besoin de reposer leur pensée. Sur ce point les littérateurs, les philosophes, les savants et les artistes de France et de Belgique se rencontrent dans un accord unanime. Les Américains...

Huit heures de sommeil par jour, voilà la bonne règle ; et quoique l'assoupissement prolongé puisse fatiguer, puisse engourdir l'activité intellectuelle et morale, quoique ceux qui s'immobilisent dans les délices de la grasse matinée soient, pendant le reste de la journée, enclins à la rêvasserie et à la mollesse, mieux vaut encore trop dormir que ne pas dormir assez. Mais la quantité de sommeil n'importe pas seule : la qualité du sommeil importe davantage encore. Socrate prononce :

— Si quelqu'un, après avoir passé une nuit bien paisible, sans aucune angoisse, sans aucun trouble, la comparait avec toutes les autres nuits et tous les autres jours qu'il a passés, et qu'il fût obligé de dire en conscience combien il aurait, dans toute sa vie, passé de jours et de nuits plus heureusement que cette nuit-là, je suis persuadé, non seulement qu'un simple particulier, mais que le grand roi lui-même en trouverait un fort petit nombre, et qu'il serait très facile de les compter.

Socrate a raison (Socrate a toujours raison) : le sommeil de qualité parfaite est chose rare. Du moins peut-on se contenter d'un sommeil de qualité simplement bonne. « Un bon sommeil est réparateur », me disait le professeur Dieulafoy : « un mauvais sommeil ne délasse pas. » Le fils du docteur Blanche, le peintre Jacques Blanche va plus loin. « Un lourd sommeil », me déclarait-il, « est toujours, chez moi, un signe de troubles dans ma santé : mauvaise digestion, rhumatisme, fièvre. »

« Qu'est-ce qu'un lit en général ? », demande Jean-Sylvain Bailly. Et, comme personne ne répond, le bon astronome se décide à répondre lui-même ; et il le fait avec une conviction ingénue : « C'est un lit de repos pour la nature souffrante et un moyen de sommeil pour la nature que les souffrances ont exténuée. » Bailly paraît supposer que l'homme qui veut dormir n'a qu'à s'étendre sur une couche et à fermer les poings et les yeux. Erreur. On peut avoir un lit et éprouver le supplice des nuits blanches. Il y a des degrés dans l'appétit du sommeil comme il y a des degrés dans le désir de manger et de boire. Mais il nous est infiniment plus facile de nous désaltérer quand nous avons soif et de nous rassasier de nourriture quand nous avons faim, que de jouir du repos dont nous avons envie, dont nous avons besoin. Même avec un vif appétit de sommeil, nous ne sommes pas du tout sûrs de dormir.

La tête sur l'oreiller, nous écoutons le sourd battement rythmique de nos artères. Nous nous retournons entre les draps fins et souples, comme se retournait saint Laurent sur le gril de fer. Nous rallumons notre lampe pour reprendre la lecture d'un manuel de psychiatrie, si nous sommes un poète, et la lecture d'un volume de vers, si nous sommes un savant. Ainsi, suivons-nous le conseil, donné par M. Etienne Lamy et par notre médecin, de lire, parmi les auteurs, les ennuyeux. Mais nous avons beau lire et beau faire : nos idées restent vives, lucides : c'est l'insomnie.

Les causes de l'insomnie sont parfois morales : souci des affaires, inquiétude de l'avenir, surmenage intellectuel, peines de cœur, deuils (et aussi remords : « Glamis a tué le sommeil », dit Macbeth). Le professeur Armand Gautier m'écrit : « On ne dort pas, ou on dort mal, quand on a des préoccupations, quand on n'a pas la conscience tranquille. » Et je traduirai un vers de Pindare : « L'aimable tranquillité est fille de la justice. » Tâchons d'être justes ; — et appliquons-nous à nous tenir en parfait équilibre de santé.

Souvent l'insomnie est due à des maladies purement physiques. « Afin de n'avoir pas un sommeil morcelé », me disait quelques mois à peine avant de mourir un des membres les plus sympathiques de l'Académie de médecine, le docteur Kelsch, « afin de bien dormir, il faudrait préserver son corps de la douleur physique, son âme de tout déchirement intime, et son cerveau des problèmes troublants qui le poursuivent jusque sur l'oreiller. » — « Il faudrait être jeune ; il faudrait être heureux », ajoute Armand Gautier. Evidemment, les déesses de la jeunesse et du bonheur sont de merveilleuses hypnopompes ; mais, grâce à d'autres divinités, sinon aussi belles du moins aussi compatissantes, on peut n'être plus très jeune, on peut n'être plus très heureux, et tout de même dormir. Il convient de s'en convaincre : la plupart du temps, nous ne dormons pas par notre faute. Nous ne dormons pas parce que nous manquons d'air et d'exercice ou que nous avons abusé de certains excitants, tels que le café, le thé, le vin, le tabac. Nous ne dormons pas parce que nous ne savons pas prendre quelques précautions nécessaires et nous servir de notre lit.

Nous commençons à connaître l'art de manger et l'art de boire. Nous ignorons encore l'art de dormir. Il y a trois ans, Melchior de Vogüé m'écrivait : « Un art de dormir ? Renvoyé à Molière. Ce sont amusements de son répertoire. » Il existe pourtant cet art, et n'est pas aussi bref que voudrait nous le faire croire le clinicien bulgare qui nous prescrit de pencher notre tête sur l'oreiller et de regarder fixement la pointe de notre appendice nasal. En quelque mesure le sommeil se peut conduire par le bout du nez, — mais en quelque mesure seulement.

Lorsque nos grands-parents souffraient de la privation de sommeil et s'en allaient consulter un Esculape éclairé, celui-ci leur disait ces choses exactes et profondes :

— Deux sortes de causes fort différentes, et qui paraissent même directement contraires, prédisposent presque également au sommeil. Les unes semblent agir en diminuant l'excitation portée sur le cerveau ; les autres semblent agir en augmentant cette excitation (1). Parmi la première sorte de ces causes, il faut placer la nuit (autant parce qu'elle est calme que parce qu'elle est obscure, l'air tiède, les boissons rafraîchissantes, les saignées, les hémorragies, les voluptés douces ou l'absence de toute sensation. Il en est

(1) Il arrive quelquefois, dit le docteur Ph. Tissé, que pendant une course de fond à vélo, le coureur s'endort tout à coup sur le bord de la route, quelquefois à un kilomètre du but, et cela sans pouvoir réagir. Le coureur anglais Mills, ayant entrepris de battre lui-même son propre record en traversant l'Angleterre du nord au sud (1.400 kilomètres environ), fut pris d'un tel besoin de sommeil qu'il s'arrêta, en plein jour, à 40 kilomètres du but, et qu'il s'endormit, et dormit pendant huit heures. Fatigue musculaire ? Sans doute ; mais aussi excitation violente et inhibition consécutive. — Le docteur Tissé nous dit encore que, s'il arrive à certaines personnes de prendre une douche trop froide, trop prolongée ou dont le jet de la lance n'est pas assez brisé, elles éprouvent une grande lassitude, un vif besoin de sommeil. Un repos de quelques minutes, avec assoupissement, fait tout cesser.

de même du bruit monotone, tel que celui que produit le frémissement d'une feuillée, ou le cours d'un ruisseau, ou le débit d'un sermon prolixe et dépourvu d'intérêt (« autant vaut le prêcher que le bercer », a énoncé J.-J. Rousseau). Il en est de même encore de la musique langoureuse et sentimentale. Mais (et j'arrive aux causes qui semblent agir en accumulant l'excitation sur le cerveau) le sommeil est aussi provoqué par la musique éclatante, par tous les bruits retentissants, à condition qu'ils durent un assez long temps. Cicéron le constatait déjà quand il disait, dans le *Somnium Scipionis*, que les hommes qui habitaient à proximité des cataractes du Nil étaient assoupis par le vacarme de la chute de fleuve. Une émotion vive, l'attention intense et prolongée (1), l'exercice soutenu de l'imagination, de la mémoire, de la méditation, endorment. Il est fréquent de voir les femmes se livrer au sommeil immédiatement après qu'elles ont mis leur fruit au monde. Le sommeil suit de près les opérations chirurgicales, survient même parfois au cours de ces opérations. Dans les temps de fanatisme où des lois révoltantes infligeaient les tourments de la question, on voyait des infortunés succomber au sommeil pendant l'exécution même du supplice.

Ainsi parlait l'Esculape éclairé d'il y a cent ans. Et, après s'être interrompu un instant, il reprenait :

— Je suis pitoyable et ne prescrirai, pour vous faire dormir, ni l'audition d'un sermon ennuyeux, ni un voyage aux bords du Nil, ni la fustigation et l'estrapade. Je vous rappellerai seulement, ou vous apprendrai, que l'illustre sénateur Cabanis a écrit qu'« il est possible que la périodicité des mouvements de l'économie animale doive être uniquement rapportée à celle des mouvements de notre système planétaire, surtout de l'astre qui nous dispense le jour et les années et mesure aussi le temps par intervalles égaux ». Il n'est donc pas invraisemblable que la nuit entre pour quelque chose dans le caractère de périodicité que l'on remarque dans le retour du sommeil. Ce n'est pas le moment de discuter ce point de doctrine ; mais je vous conseillerai d'imiter les peuples que nous appelons sauvages parce que notre amour-propre est blessé de voir que la nature, cette mère nourricière et prévoyante suffit seule à leurs besoins, je vous ordonnerai d'imiter ces peuples qui se couchent à l'entrée de la nuit et qui se lèvent avec le jour. Contre l'insomnie, je vous recommanderai encore de ne pas trop manger le soir et d'effectuer une petite promenade avant de vous mettre au lit. Que dans le lit votre corps prenne une position telle que votre tête soit penchée en avant, vos jambes fléchies sur vos cuisses et celles-ci sur votre bassin ; et vous aurez le tronc rapproché des extrémités inférieures, de manière à décrire une espèce de courbe de ligne demi-circulaire, dont la convexité sera au rachis. Vous vous appuierez sur le côté droit du corps et de façon qu'il porte moins sur la ligne médiane de l'abdomen que du côté du rachis. Cette position est la plus avantageuse au libre mouvement des viscères contenus dans les cavités thoracique et abdominale ; par elle aussi nos muscles sont dans le plus grand relâchement ; et elle a en outre une analogie assez marquée avec la position que tient le fœtus dans le sein maternel, preuve évidente qu'elle est

la plus naturelle. — Dernière prescription (*last not least*) : autant que cela vous sera possible, vous vous mettrez dans l'esprit, non seulement qu'il vous est très utile, mais qu'il vous est très facile de dormir.

C'était fort bien dit. Si l'Esculape éclairé d'il y a un siècle ne connaissait pas encore l'art de dormir, il connaissait du moins la plupart des rudiments de cet art. Depuis qu'il est des hommes sur notre planète sphérique, ils ont tellement tourné qu'il serait extraordinaire qu'ils ne fussent pas passés presque partout. Mais, si nous avons vu les choses qu'il y a à voir, il en est que nous n'avons pas bien vues, il en est que nous n'avons pas regardées. On a eu raison d'avancer que les progrès de la science (de la science d'observation et d'expérimentation surtout) accusent une marche « tournante » ; mais il est juste d'ajouter que, chaque fois que nous accomplissons un « tour » nouveau, nous observons mieux. Les thérapeutes se sont mus éternellement dans le même cycle : usage des drogues, intervention chirurgicale, utilisation des influences naturelles, moyens psychiques ; mais, à chaque nouveau circuit, ils ont plus attentivement considéré, plus exactement étudié les agents de guérison et de vie, et ils ont su les employer avec plus de discernement, de précision, d'ap-
propos.

Si vous voulez dormir, que votre chambre à coucher soit, comme dit le Chinois, « la chambre du sourire heureux après la petite pluie de larmes » (1) : qu'elle soit éloignée du bruit ; qu'elle soit dépourvue d'appareil de chauffage, de lumière artificielle (2), d'animaux, de fleurs, de meubles encombrants et de tentures ; qu'elle soit largement aérée ; qu'elle soit éloignée du bruit :

Solitude, où je trouve une douceur secrète...

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !

souhaitait adorablement La Fontaine.

Le lit devra être modérément incliné de la tête aux pieds. Les matelas seront de laine et posés sur un sommier ni trop dur ni trop mou. Vous choisirez des couvertures légères — mais suffisantes, car la calorificité est diminuée pendant le sommeil (3) ; — et votre oreiller sera modeste, peu fourni et peu douillet. Les hommes n'ayant plus un estomac de bête, les hommes n'ayant même plus l'estomac qu'ils avaient au temps d'Hippocrate, couchez-vous deux

(1) Cette parole charmante du Chinois a été citée en un petit article que M. François Poncetton a consacré à une de mes études sur le sommeil (*Figaro* du 21 février 1911).

(2) A moins que cette lumière ne soit bleue. — Goethe a écrit : « Le bleu participe de l'ombre. Il représente, en tant que couleur, une énergie ; mais il appartient au côté négatif, et, dans sa plus grande partie, il est comme une nullité charmante. Il y a dans son aspect quelque chose de contradictoire, à la fois de l'attraction et de l'inertie. » Et, longtemps avant Goethe, plus d'un pythagoricien d'Italie et de Sicile avait dit que le bleu donne une impression de froid. — L'action sédative, hypnogène, de la lumière bleue a été constatée par Douza, par Finsen, par Flammarion, par Wundt ; et elle a été utilisée par maints thérapeutes du temps présent. Le docteur Paul Farez a décrit un appareil qui porte un nom magnifique et délicieux : *Hypnociano*/trophe. C'est un disque bleu, armé d'aiguilles noires et dont la rotation est actionnée par un moteur Bercut. L'hypnotisation par la rotation de ce disque bleu serait, paraît-il, très rapide et très aisée. M. Paul Farez a pris l'habitude d'endormir « en lumière bleue » et de réveiller « en lumière rouge ». — Je rappellerai enfin que toutes les salles de traitement du somnarium de Loches sont éclairées à la lumière bleu-indigo pendant la période de cure.

(3) Hippocrate avait déjà fait cette remarque. « *Cum somnus invaserit corpus, frigescit* », disait-il.

(1) A mon avis, le « sommeil pathologique », que le professeur Dastre et les docteurs Cruchet et Moulinier donnent comme l'un des signes du « mal des aviateurs », — à mon très humble avis, ce fameux sommeil pathologique est tout simplement provoqué, non pas peut-être par l'émotion éprouvée par les « hommes-oiseaux » (ce sont ordinairement des hommes sans crainte), mais par l'intensité même de leur attention : — ils s'endorment précisément parce que, de toutes leurs forces, ils s'appliquent à ouvrir l'œil.

ou trois heures après avoir mangé. Il est bon que nos contemporains ne se livrent aux délassements de Morphée que lorsque leur digestion est terminée. Néanmoins, le professeur Hallopeau, conseille aux travailleurs intellectuels de dormir après les repas. Selon lui, il est nécessaire de laisser reposer le cerveau pendant la durée de la digestion. Pour le savant qui poursuit la solution de quelque nouveau problème, pour le philosophe, pour le poète, le meilleur système consisterait à couper la nuit en deux, c'est-à-dire à dormir après dîner jusqu'à une heure du matin, puis à se mettre au travail pendant trois heures avant de se recoucher. Au reste, durant les grandes chaleurs, il ne faut pas mépriser la sieste, chère au docteur Clemenceau et à un certain nombre d'autres grands penseurs de la République. Dans une chambre écartée et fraîche, aux jalousies baissées, ou dans un heureux jardin aux épais ombrages et consacré, comme au temps de Platon, à Harpocrate, dieu du silence, la sieste, à l'heure lourde du plein soleil d'été, est salutaire et divine. Et, au commencement des après-midi d'hiver, elle ne me semble pas indigne de louanges. Le comte de Franqueville a bonne opinion d'elle ; et le professeur Armand Gautier m'avoue que, dans le jour, il s'endort volontiers une demi-heure sur son travail. Très profitable aux hommes qui se livrent à des exercices fatigants de l'esprit et du corps, la méridienne est aussi très applicable aux femmes qui allaitent. Elle ne peut être nuisible qu'aux obèses, aux jeunes gens lymphatiques, à ceux qui ne bougent pas du coin de leur feu.

Il est préférable de coucher seul. Prenez le milieu du lit afin que chaque muscle de votre personne ait un appui certain et puisse se détendre. N'imitiez pas ces femmes qui, par coquetterie sans doute, lèvent les bras au-dessus de leur tête. La pose est gracieuse ; mais elle est contrairement aux lois physiologiques. Si elle met en valeur les lignes du visage, elle fatigue les muscles des bras et ceux du thorax, contracte le cou et rend la respiration saccadée et courte. Ayez la tête le plus bas possible afin que le sang afflue régulièrement au cerveau. Renoncez sans regret à la position que tient le fœtus dans le sein de sa mère et que conseillait l'Esculape éclairé d'il y a cent ans : allongez complètement le corps : ne repliez pas les jambes ; ne les croisez pas non plus ; ne relevez pas les genoux.

Sur le dos on est mal à l'aise et dans une situation contre-faite et plus spécialement féminine. Certains médecins affirment qu'il est redoutable de dormir sur le dos, que c'est de là que viennent parfois les maladies de la moelle épinière. J'ose dire qu'ils exagèrent le danger. Du moins la position dorsale occasionne-t-elle souvent des états de veille angoissants, des cauchemars, des hallucinations. Les inconvénients de la station sur le côté gauche sont plus graves encore. En se couchant sur le côté gauche, on arrête la digestion et on s'expose à l'oppression, aux suffocations, à des arrêts subits du cœur trop serré. Ne dormez pas non plus à plat ventre. Cette position était à la mode sous le second Empire. Les sujets de Napoléon III la qualifiaient d'extraordinairement savoureuse. Ils pensaient qu'il n'y a rien de meilleur que de dormir « plat comme porc », que cette « platitude » exerce une salutaire influence sur l'*angina pectoris* et sur les accès douloureux de l'asthme. Ils se trompaient. Dans la situation sur le ventre, le dos s'arrondit, la poitrine se creuse, le thorax est contraint. La station sur le côté droit est donc la seule normale, la seule qui ne gêne aucune fonction essentielle de nos organes ; — et c'est sur le côté droit

que le dieu couronné de pavots doit nous trouver préparés pour les songes.

Puissent ces songes nous être doux et légers ! Mais ne demandons pas le sommeil sans rêves : il n'existe pas. Le docteur F. Levillain (1) prétend que « les rêves paraissent par eux-mêmes constituer une forme pathologique du sommeil » ; et cela me semble étonnant. « Certains individus bien constitués, vigoureux et sains », ajoute M. Levillain, « beaucoup de paysans ne rêvent jamais ». Est-il possible ? Il est possible, certes, que l'on oublie que l'on a rêvé. Mais se peut-il que l'on dorme sans rêver ? « Je ne conçois pas que l'on puisse dormir sans rêver », m'écrivait M. Henri Poincaré, il y a quelques mois à peine. Et, à peu de jours de distance, M. Alfred Espinas m'écrivait aussi : « Quand, pendant un moment, vous avez été dans l'attitude du dormeur et que vous êtes resté dans le vague assez longtemps pour vous demander si vous avez dormi, il y a un moyen qui peut vous aider à répondre : demandez-vous si vous avez rêvé. Si vous trouvez flottant dans votre conscience des représentations assez incohérentes pour être avec sûreté déclarées rêves, c'est que vous avez dormi. Qui rêve dort, et (au moins au début) qui dort rêve. Les hallucinations hypnagogiques dont on a tant parlé ne sont que les premières manifestations du sommeil ; ce sont des rêves simples ». — La mort est le seul sommeil tout à fait sans rêves.

Il faut dormir. Pour le malade, « dormir, c'est guérir », selon l'expression de Liébeault. Pour l'homme sain, le sommeil est un accumulateur d'énergie, un foyer d'harmonie, un dispensateur de victoire. Et le Chinois dit :

— Dormez. Ici, l'âme se résout en elle-même afin de goûter les mille voluptés de la sagesse unique.

En cas d'insomnie, tâchons de gagner le sommeil par des moyens simples : marche à pied, promenades en automobile découverte, tub, douche avant le coucher. Couché, on pourra essayer d'un de ces moyens que j'appellerai « de bonne femme » : représentation de paysages imaginaires, récitation de formules monotones, de nombres, etc. Mais pas d'opium, pas d'hydrate de chloral, pas de sulfonal, pas de chloralose. Ne recourons pas aux drogues, aux narcotiques, car, s'ils donnent une satisfaction immédiate, ils ne s'attaquent pas directement à la cause de l'insomnie. Au surplus, ils laissent souvent à leur suite de la céphalée, de la stupeur, des vertiges ; ils peuvent être funestes aux cardiaques ; et leur action s'épuise très vite. Mieux vaudrait recourir à la thérapeutique psychique.

« Je dors par une application soutenue de ma volonté », m'écrit Pierre Baudin ; et le docteur Bernheim l'énonce : « Toute idée acceptée par le cerveau tend à se faire acte ; toute cellule cérébrale, actionnée par une idée (2), actionne à son tour les fibres nerveuses qui doivent réaliser cette idée. » Il ne suffit pas de vouloir : il faut savoir vouloir ; il faut savoir faire accepter l'idée par le cerveau. Vous êtes tourmenté par une insomnie rebelle. Il est évident que vous avez la volonté de dormir. C'est même votre idée fixe. Vous vous dites sans cesse : « Je veux absolument dormir. » Et pourtant, vous ne parvenez pas à vous endormir. Alors, M. Bernheim vous dit : « Couchez-vous

(1) La neurasthénie.

(2) L'expression a été critiquée ; les faits subsistent.

LES ÉNERGÉTIQUES VÉGÉTAUX
SUCS PURS de PLANTES FRAÎCHES Chimique & Physiologique^{ment} titrés

VALÉRIANE BYLA

Suc de Valériane

SUCS de SAUGE · DIGITALE · GENET · MUGUET · GOLCHIQUE

Chaque Flacon 3:50. LES ÉTABLISSEMENTS BYLA JEUNE & GENTILLY (Seine)

TRAITEMENT DE L'ANÉMIE, NEURASTHÉNIE
ET DE TOUS LES ÉTATS CONSOMPTIFS

**SUC PUR INALTÉRABLE
DE VIANDE DE BŒUF CRUE**

ASSOCIÉ À LA CATALASE & AUX OXYDASES OXYHEMOGLOBINIQUES

LE
FLACON
ENTIER
8
FRANCS



LE
DEMI
FLACON
4:50

DOSE MOYENNE
4 CUILLERÉES À BOUCHE
PAR JOUR POUR LES ADULTES
4 CUILLERÉES À DESSERT
POUR LES ENFANTS

LES PLUS
HAUTES
RÉCOMPENSES

PRÉPARÉE
ET
CONCENTRÉE
À FROID

ABSENCE TOTALE DE TOUS GERMES NOCIFS

LES ÉTABLISSEMENTS BYLA
GENTILLY (Seine)

CACODYLATE DE SOUDE CLIN

(Arsenic à l'état organique)

Gouttes Clin : 1 cgr. de Cacodylate de Soude pur par 5 gouttes.

Globules Clin : 1 cgr. de Cacodylate de Soude pur par globule.

Tubes stérilisés Clin : pour Injections hypodermiques.
5 ou 10 centigr. de Cacodylate de Soude pur par tube.

679

LABORATOIRES CLIN. — COMAR & C^{ie}, 20, Rue des Fossés-St-Jacques, PARIS.

VIN NOURRY IODOTANÉ

Exempt de tout iodure alcalin, sans goût désagréable, d'une assimilation parfaite. Succédané de l'Huile de Foie de Morue.

Cinq cgr. d'Iode combinés à dix cgr. de Tanin par cuillerée à soupe.

INDICATIONS : Lymphatisme, Anémie, Mentruation difficile, Affections pulmonaires torpides, Convalescence des Maladies infectieuses.

DOSES : Adultes, une cuillerée à soupe avant ou pendant chaque repas.
Enfants, une ou deux cuill. à café

OBÉSITÉ, MYXÉDÈME, HERPÉTISME, GOÏTRE, etc.

Tablettes de Catillon
à 0^{gr}.25 de corps

THYROÏDE

Titre, Stérilisé, bien toléré, Efficacité certaine.

IDO-THYROIDINE

Principe iodé, mêmes usages.

FL. 3 fr. — PARIS, 3, Boul' St-Martin.

Adoptée dans les Hôpitaux de Paris et de la Marine.

POUDRE DE PEPTONE CATILLON

Produit supérieur, pur, agréable au goût, on ne peut plus nutritif, 10 fois son poids de viande assimilable.

Aliment des malades qui ne peuvent digérer.

VIN DE PEPTONE CATILLON

Viande assimilable et Glycerophosphates.

Bétabilités Forces, l'Appétit, les Digestions
3, Boul' St-Martin, PARIS 1900 MÉDAILLE D'OR

Granules de Catillon

À 1 MILLIGR. D'EXTRAIT TITRÉ DE

STROPHANTUS

2 à 4 par jour produisent une diurèse rapide relèvent le cœur affaibli, dissipent

ASYSTOLIE, DYSPNÉE, OPPRESSION, ŒDÈMES

Usage continu sans inconvénient ni intolérance.

Médaille d'OR, 1900, Paris, 3, Boul' St-Martin.

ANTHYLÈNE

Antiseptique général

(Aldehyde formique et essences)

SANS CUIVRE — SANS HG — ODEUR AGRÉABLE

Chirurgie — Obstétrique — Gynécologie — Désinfection

Pharmacie Brunot, Saint-Médard-en-Jalles (Gironde)
et toutes pharmacies

Echantillons gratuits sur demande à MM. les Docteurs.

VIN DE LAVOIX
(Beef-Lavoix)

à base de

Viande, Quinquina, Phosphate de Chaux

Contre : Anémie, Chlorose, Rachitisme, Dyspepsie, Gastralgie, Maladies des Os, l'épuisement, et dans toutes les Convalescences ; régénère le sang, procure appétit, force et santé.

Dépôt Général : 5, AVENUE VICTORIA, PARIS

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

ÉTABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)

Société Anonyme, Capital : 2.112.500 fr.

EAUX MINÉRALES NATURELLES

SOURCES BADOIT

Déclarée d'utilité publique

EAU DE TABLE SANS RIVALE

SOURCE ROMAINE

EXTRA GAZEUSE

Sources Rémy, Nocl

et les Centrales

VENTE PAR AN : 25 Millions de Bouteilles

en toute confiance ; ne vous tourmentez pas l'esprit ; vous sentirez un très grand calme ; et le sommeil viendra spontanément. » Et vous vous endormez en effet. Qu'a fait M. Bernheim ? Il a remplacé la volonté nerveuse, militante, produisant une réaction en sens inverse, par une foi tranquille et persuasive : il a fait l'éducation rationnelle de votre volonté ; il a fait une suggestion, — une hétérosuggestion. Le docteur Paul-Emile Lévy enseigne que vous pouvez vous-même vaincre l'insomnie opiniâtre, que vous pouvez vous-même diriger votre volonté, l'éduquer, en lui associant des idées suggestives qui mettent en activité la cellule psychique au service de l'acte désiré. L'idée vient de vous-même : c'est de l'autosuggestion.

Mais la volonté ne réussit pas toujours à prendre possession d'elle-même. Elle peut alors faire appel à la thérapeutique hétérosuggestive. Répugne-t-on à la suggestion avec hypnose profonde ? L'hétérosuggestion peut tout aussi bien s'exercer à l'état de somnolence légère, voire de veille complète. Très souvent même il suffit que le médecin annonce simplement, négligemment, la venue du sommeil à un malade qui se plaint d'insomnie, pour que ce malade jouisse du sommeil désiré.

Les troubles du sommeil sont parfois extrêmement opiniâtres. On devra, en certains cas, faire appel à une excitation homogène, uniforme, continue, des sens de la vue ou de l'ouïe, par l'emploi de l'un des appareils préconisés par le docteur Henry Lemesle : miroir rotatif, casque à pierre brillante, métronome ou dispositifs en dérivant. On pourra user aussi du bandeau spécial de Lemesle, bandeau qui, en réalisant l'occlusion des yeux et des oreilles, supprime la communication avec le monde extérieur et facilite le recueillement, le pouvoir d'attention, ou d'autosuggestion (ces deux termes sont synonymes). Enfin, dans les cas les plus rebelles, on ira frapper — sans bruit — à l'une des portes du somnarium de Loches, à la porte des Cent-mille-afflictions ; et, après un traitement dont j'ai révélé (1) tous les doux charmes, le malade, ayant dormi, longuement dormi, sortira par la porte des Cent-mille-espérances et retournera au tumulte, à l'orgueil et à la splendeur de la vie.

FERNAND MAZADE.

(1) *Le Sommeil qui guérit.*

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'HISTORIQUE DE LA MALADIE DE CRUVEILHER

Par le Dr PATHAULT, d'Amboise.

En médecine comme en toute chose, ainsi que le constate mélancoliquement Trousseau, nous ne savons guère nous tenir en de justes limites. Toute exagération en un sens amène une réaction en sens inverse qui, le plus souvent, dépasse le but. La thérapeutique foisonne de ces oscillations : elles sont plus rares en pathologie.

Les acquisitions nouvelles ne s'ajoutent pas seulement aux anciennes, souvent elles font disparaître même les meilleures. L'historique de l'ulcère de Cruveilhier est à ce sujet pleine d'enseignements, non seulement de pure curiosité pour un historien, mais instructive à un point de vue à la fois élevé et pratique pour les vulgaires médecins.

La conception des auteurs qui ont les premiers décrit cette affection est totalement différente des notions actuellement classiques.

Aujourd'hui les notions nouvellement acquises imposent un retour en arrière. Si les anciens exagéraient dans un sens, les modernes sont tombés dans un excès contraire. Suivons les uns et les autres.

Rien de plus banal, pour les premiers auteurs qui étudièrent l'ulcère de l'estomac, que la constatation de cette maladie dans la vieillesse et à un âge assez avancé. Les premières observations de Cruveilhier ont justement trait à des personnes âgées. Trousseau en rapporte des exemples. Monneret donne la description suivante, dans le compendium de médecine pratique et dans sa Pathologie Interne, 1864, p. 531. — « C'est vers la période moyenne de la vie, de 40 à 50 ans, que l'ulcère se développe en provoquant d'abord des troubles dyspeptiques chroniques et éloignés, tels que l'anorexie, les digestions pénibles ; les troubles digestifs s'accroissent et l'inanition fait, chaque jour des progrès, les malades rendent souvent du sang pur ou plus ou moins altéré, semblable à du marc de café ou de

l'encre de Chine. Les tissus se décolorent et s'amaigrissent avec une promptitude souvent extrême à cause de l'impossibilité où se trouve le malade de se nourrir. »

Voilà une description bien éloignée de celles de nos traités, et cependant elle est vraie, plus vraie peut-être puisque Leriche, dans un mémoire de la *Revue de Chirurgie*, écrit que la lenteur d'évolution, la séméiologie fruste, l'imprécision de la traduction clinique, caractérisent les ulcères dont il donne les observations.

Brinton, dont l'ouvrage est resté remarquable, conclut que l'ulcère de l'estomac est une maladie qui frappe particulièrement, sinon exclusivement, l'âge mur et la vieillesse, et Jaccoud déclare, dans son traité de Pathologie de 1871, que « la maladie est d'autant plus fréquente que l'âge est plus avancé. » Mais déjà la réaction commençait puisqu'il ajoute « cette proposition mérite d'autant plus de fixer l'attention qu'il y a quelques années on avait conclu d'un nombre de faits trop peu considérable que l'ulcère est une affection de la jeunesse et de l'âge mur. »

L'évolution est complète vers 1880.

Il est difficile d'en préciser les causes, mais on est autorisé à penser que l'influence de l'école de la Salpêtrière n'y est pas étrangère, au moins en partie.

Notre regretté maître Gilles de la Tourette donnait à l'ulcère de Cruveilhier une origine hystérique. Semblable notion ne serait plus admise maintenant. Le milieu où il observait explique ses conclusions, mais on a trop généralisé. Nous arrivons à la description classique avec le trépid symptomatique cher aux fabricants de schémas, et que tout le monde connaît. L'exagération devient manifeste quand Triboulet déclare qu'après cinquante ans on ne pense plus guère à l'ulcère simple.

Jusque vers 1900, les idées ont peu varié. Mais peu à peu l'étude plus approfondie des affections gastriques par

PRODUITS PHYSIOLOGIQUES

A. DE MONTCOURT

49, Avenue Victor-Hugo, BOULOGNE-PARIS

EXTRAIT astrique MONCOUR Hypopépsie Sphérulines dosées à 6 gr. 125 16 sphérulines par jour. EXTRAIT de Bile MONCOUR Maladies hépatiques Lithiase par rétention Sphérulines dosées à 10 c/gr. 6 sphérulines par jour Toutes ces préparations ont été expérimentées dans les Hôpitaux de Paris. Elles ne se délivrent que sur prescription médicale.	EXTRAIT Hépatique MONCOUR Maladies du Foie Diabète par anépathie En sphérulines dosées à 30 c/gr. en doses de 12 gr. En suppositoires dosées à 3 gr. De 4 à 16 sphérulines p. jour De 1 à 4 suppositoires —	EXTRAIT Pancréatique MONCOUR Diabète par hyperhépatie En sphérulines dosées à 30 c/gr. En suppositoires dosées à 1 gr. De 2 à 10 sphérulines p. jour De 1 à 2 suppositoires —	EXTRAIT ENTERO-PANCRÉATIQUE MONCOUR Affections Intestinales Troubles dyspeptiques En sphérulines dosées à 25 c/gr. De 1 à 4 sphérulines par jour.	EXTRAIT Intestinal MONCOUR Constipation Entérite muco-membraneuse En sphérulines dosées à 30 c/gr. De 2 à 6 sphérulines par jour.
	EXTRAIT Rénal MONCOUR Insuffisance rénale Albuminurie Néphrites, Urémie En sphérulines dosées à 15 c/gr. De 4 à 16 sphérulines par jour	CORPS Thyroïde MONCOUR Myxœdème, Obésité Arrêt de Croissance Fibrômes En bonbons dosés à 5 c/gr. En sphérulines dosées à 35 c/gr. De 1 à 4 bonbons par jour De 1 à 6 sphérulines —	POUDRE Ovarienne MONCOUR Aménorrhée Dysménorrhée Ménopause Neurasthénie féminine En sphérulines dosées à 20 c/gr. De 1 à 3 sphérulines par jour	AUTRES Préparations MONCOUR Extrait de Muscle lisse Extrait de Muscle strié Moelle osseuse Myocardine Poudre surrénale Thymus, etc., etc.

Traitement de la Syphilis par les injections mercurielles intra-musculaires VIGIER.

Huile grise stérilisée indolore VIGIER à 40 %
 Seringue spéciale du D^r Barthélemy et VIGIER
 pour injections d'huile grise
 Huile au calomel indolore VIGIER
 à 0 gr. 05 par c. m. c.
 Huile au bi-odure de mercure indolore VIGIER
 à 0 gr. 01 par c. m. c.
 Huile au Sublimé VIGIER à 0 gr. 01 par c. m. c.
 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



CHOLÉINE

CAPSULES GLUTINISÉES
 A L'EXTRAIT INALTÉRABLE DE FIEL DE BŒUF

CAMUS

MALADIES DU FOIE ENTÉRO-COLITE CONSTIPATION

Dépositaire:
 Pharmacie CAMUS
 MOULINS (Allier).
 Echantillon et Littérature
 sur demande à MM. les Docteurs



les médecins spécialistes, et surtout la brillante entrée en scène des interventions chirurgicales dirigées contre les stenoses du pylore, firent renouer par les chirurgiens ces chapitres de pathologie : l'histoire des tumeurs inflammatoires, les périgastrites, les perforations, les hématemèses, tout fut repris, la description artificielle des manuels apparaissait fautive, les vieilles notions des anciens cliniciens renaissent à la lumière, et leur vérité se trouve démontrée pièce en main.

En réalité, on sait maintenant que l'ulcère n'est pas une

affection exclusive à une certaine période de la vie, mais qu'on le trouve aussi bien chez les jeunes hystériques que chez les vieux scléreux.

Au médecin de s'en souvenir, et de savoir que dans bien des vieux livres dorment encore de bonnes choses oubliées, qu'il faudra redécouvrir à nouveau dans la nature pour les rendre à la vie qu'elles ont perdue.

D^r PATHAULT.

CE QU'IL FAUT RETENIR

Par le D^r BOSCH

Ancien interne des hôpitaux de Paris

1) DU FORCEPS.

Quoi de plus lamentable que le spectacle d'un accoucheur fatigué et énervé, remettant dix fois de suite un forceps qui sans cesse dérape, et finissant par amener un enfant mort à travers une horrible brèche périnéale. Toutes les fois que la tête fœtale n'est pas franchement à la vulve, mais reste élevée, bloquée dans le bassin par une grosse bosse séro-sanguine, qui rend le diagnostic de la position et la prise du forceps difficiles, que faut-il faire ?

— Trois choses : 1° Donner un peu de chloroforme : personne ne le supporte mieux que la femme enceinte, et l'on peut dire que pratiquement ici, les risques de l'anesthésie sont nuls. Sans être paralysé par des contorsions et des cris de bête qu'on égorge, le médecin pourra alors agir avec calme et méthode. — 2° Oublier la technique idéale des traités d'obstétrique : c'est en vain qu'en ce moment trop précis, il fouille sa mémoire pour se rappeler droites, gauches, transverses, cuiller gauche, etc... il a entre les mains une bonne pince, qu'il s'en serve en introduisant toujours la cuiller gauche la première et à gauche. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, c'est-à-dire pour une gauche antérieure ou une droite postérieure, il aura fait

une prise correcte ; pour les autres cas exceptionnels, ce ne sera toujours pas plus mauvais que ce qu'il aurait voulu faire théoriquement. — 3° Mais à la condition que cette première branche soit mise, alors seulement que la main conductrice à bien palpé l'oreille de l'enfant, que ladite branche vienne s'appliquer exactement sur cette oreille et non au petit bonheur, et enfin que la seconde cuiller soit amenée par un large tour de spire exactement au même niveau que la première, et non à peu près.

Ceci fait, un aide quelconque monte sur le lit, empoignant le fond de l'utérus à pleine paume de main, poussant de toutes ses forces, le principal rôle pouvant être joué par cette expression utérine, et le forceps devant moins servir à tirer qu'à diriger la tête. Une fois celle-ci bien descendue sur le plancher périnéal, il est toujours temps de vérifier la prise, de la corriger au besoin par une seconde application : il ne reste plus qu'à dégager doucement et lentement, c'est le moment le plus difficile, celui où il faut savoir résister à l'ivresse du triomphe : on ne sortira cette tête que par toutes petites déflexions insensibles.

Une femme se réveillera alors, heureuse après tant d'heures de souffrances, d'avoir glissé dans un délicieux

MÉDICATION RECONSTITUANTE

Tuberculose Anémie, Neurasthénie, Convalescence, Rachitisme, Formation des Os, Dentition, etc.

HYPOPHOSPHITES du D^r CHURCHILL

Agents les plus actifs pour combattre la déminéralisation, accroître la richesse du terrain et activer les échanges phosphorés. Supérieurs à l'acide phosphorique, glycérophosphates, lécithine, nucléates, etc., parce que non oxydés.

SIROPS D'HYPHOSPHITE DE CHAUX SOUDE, FER COMPOSÉ, etc.

De 1 à 2 cuillerées à soupe deux fois par jour aux repas, dans un peu d'eau. — PRIX : 4 fr.

Exiger le Flacon carré, la Signature du D^r CHURCHILL et la Marque de Fabrique de la Pharmacie SWANN, 12 Rue de Castiglione, Paris.

P. FERRANDOUX

Fabricant d'Instruments de Chirurgie

BREVETÉ S. G. D. G.

ORTHOPÉDIE GÉNÉRALE

Mobilier Opératoire
STÉRILISATION — ÉLECTRICITÉ

19, Rue de la Scellerie, 19

(Téléphone 0.28) TOURS (Téléphone 0.28)

20, Place du Palais-de-Justice
et 2, Avenue de Grammont

oublie de tout, auprès d'un poupon bien vivant ; et à la famille muette d'admiration, le médecin pourra montrer glorieusement une vulve encore virginale, ou presque.

2) LES MYSTIFICATIONS DE L'ESTOMAC

Il se passe actuellement pour l'estomac ce qui vient de se faire pour la vessie depuis une dizaine d'années ; que de cystites étaient alors soignées, instillées et lavées ; aujourd'hui le rein et la prostate ont presque tout pris à leur compte, la cystite primitive est devenue une rarissime exception, et les inflammations vésicales n'existent plus pour ainsi dire qu'à titre de complication d'une autre affection génito-urinaire.

Les troubles gastriques, eux aussi, sont presque toujours d'origine réflexe : tantôt ils traduisent une maladie générale, insuffisance rénale, artério-sclérose, tuberculose au début, etc. ; que de tabétiques ont été laparotomisés, que de brigtiques et de vieux prostatiques ont absorbé en vain pepsine et acide chlorhydrique ; tantôt ils ne sont qu'un épisode au milieu des ptoses abdominales, tout est flasque et tombé, l'atonie donne naissance au clapotement et fait prononcer le grand mot de dilatation : il s'agit, en réalité, de malheureux psychopathes, fatigués et obsédés. Tantôt enfin et plus souvent encore, ils traduisent une affection chirurgicale de l'abdomen : lithiase vésiculaire, appendicite chronique, pancréatite, etc. Une fois sur dix seulement, il s'agit d'une affection gastrique véritable, qui est alors soit un ulcère de l'estomac ou du duodénum, soit un cancer gastrique. Le plexus solaire, qui correspond à la zone épigastrique, est en effet le carrefour de toutes les douleurs psychiques ou réelles de l'organisme, et ce qu'on nomme dyspepsie n'est peut-être pas autre chose que l'hypéresthésie de ce plexus. Malgré le nombre des patients qui consultent pour l'estomac, le médecin fera bien, avant de diagnostiquer une affection stomacale, de pratiquer un examen clinique général, d'explorer les organes abdominaux et le système nerveux en particulier, pour ne s'arrêter à l'estomac qu'en dernier lieu. Le plus souvent les affections dites de l'estomac n'existent que dans l'imagination du malade et dans l'esprit du médecin. De toutes les dyspepsies et gastrites des traités classiques, il ne reste, pratiquement parlant, presque rien, sauf de nombreuses erreurs de diagnostic.

3) NÉO-SALVARSAN.

Point n'était besoin de proclamer *urbi et orbi* que la syphilis avait trouvé dans le colossal 606 son remède

radical et définitif : ce 606 est mort et enterré, le 914 lui succède avec non moins de tapage. Moins toxique que le premier, d'une activité égale et peut-être supérieure, il est en tout cas d'une technique moins compliquée : il suffit de verser la quantité de poudre voulue dans une ampoule d'eau distillée, stérilisée après distillation et froide (la solution se trouble par la chaleur), ou tout au plus dans une solution faible de chlorure de sodium à 4 pour 1000 ; la quantité de liquide à injecter peut être également moins abondante, on se contente de 10 centimètres cubes d'eau pour 10 centigrammes de néo-salvarsan. Les injections peuvent être répétées plus souvent, tous les cinq jours, aux doses de 0 gr. 30, 0 gr. 60, 0 gr. 90, centigrammes, pour une série, ce corps, contenant un peu moins d'arsenic que le 606, doit s'employer à des doses de moitié supérieures. A la rigueur, elles peuvent se faire dans les muscles, mais il est préférable de recourir à l'injection intro-veineuse, qui, elle-même, est mieux tolérée que celle du 606 ; les accidents congestifs survenant aux cours des injections, ceux qui étaient dus aux impuretés de la soude, les crises nitritoïdes ne sont plus à redouter. Malgré tant d'avantages, le néo-salvarsan a déjà à son actif un cas de mort chez un jeune homme de 22 ans. Aussi le praticien continue-t-il à tourner autour de ces nouveautés sans se décider à y mordre : le 606 l'avait impressionné, le 914 le laisse rêveur, il attend peut-être le 1000 pour se décider à mettre dedans.

4) LAIT CONDENSÉ.

On sait ce que vaut le lait de vache apporté de la campagne à la ville, et trimballé dès l'aurore, dans ces grands bidons, où n'entre jamais, comme nettoyage, que l'eau mortelle des coupages ; aussi le meilleur n'est-il qu'un horrible poison, et que ce lait soit bouilli, stérilisé ou pasteurisé, cela n'a jamais empêché la diarrhée verte de faire son apparition dès le mois de juin, et les malheureux biberonniers de mourir par centaines et par milliers pendant tout l'été.

Il semble qu'à ce point de vue, le lait condensé présente une supériorité manifeste : ce n'est point une nouveauté, il fut présenté à l'Académie des Sciences, en 1849, par Martin de Lignac, mais n'a jamais été très connu des médecins et du public. Il s'obtient par condensation et sucrage du lait, qui, additionné de 12 p. 100 de sucre de canne, est mis en chaudière, et qu'on fait bouillir dans le vide, à la température de 52 degrés, sous une dépression mercurielle d'environ 10 centimètres. Au bout de trois

Adopté par l'Assistance Publique

BIOLACTYL

Ferment lactique Fournier

AFFECTIONS GASTRO-INTESTINALES

LABOR. FOURNIER, FRÈRES, 27, Bd de l'Hôpital, Paris.

ENTÉRITES glaireuses, calculeuses, muco-membraneuses
DIARRHÉES INFECTIEUSES, APPENDICITES, DERMATOSES

STATISTIQUE DÉMOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE TOURS POUR 1912

Par le Dr Louis DUBREUIL-CHAMBARDEL

1912		RÉPARTITION DES DÉCÈS (mort-nés non comptés) PAR AGE ET PAR SEXE										RÉPARTITION DES NAISSANCES PAR SEXE						
MOIS	moins de 1 an	de 1 an à 19 ans	de 20 à 39 ans	de 40 à 59 ans	de 60 à 79 ans	de 80 ans et au-dessus	TOTAUX	Masculin	Féminin	MORT-NÉS	Masculin	Féminin	TOTAUX	Illégitimes	MARIAGES	DIVORCES		
JANVIER.....	14	10	16	34	37	13	124	64	60	13	66	56	122	21	47	2		
FEVRIER.....	23	4	23	24	49	14	137	73	64	5	63	52	115	25	60	6		
MARS.....	10	13	18	23	35	21	120	54	66	11	46	71	117	30	35	»		
AVRIL.....	8	3	17	23	39	9	99	58	41	12	50	56	106	20	79	4		
MAI.....	10	13	18	22	34	7	104	37	67	4	51	45	96	16	25	6		
JUIN.....	10	15	14	24	35	9	107	43	64	13	42	46	88	10	58	2		
JUILLET.....	16	9	18	23	34	16	116	59	57	4	57	72	129	20	65	6		
AOÛT.....	8	20	20	28	9	10	95	49	46	9	74	55	129	21	54	2		
SEPTEMBRE.....																		
OCTOBRE.....																		
NOVEMBRE.....																		
DECEMBRE.....																		
TOTAUX.....	99	87	144	191	272	99	902	437	465	71	449	443	902	163	423	28		
1911	128	114	178	229	367	117	1133	551	582	61	382	444	826	173	1371	18		

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

Dissout et chasse l'acide urique

ARTHRITISME

DIATHÈSE URIQUE

GRANULÉ

SOLUBLE

Urotropine
Helmitol
Pipérazine

ROGIER

Benzoate
de lithine
etc.

PRIX

au Public : 5 fr.

Stimulant de l'activité hépatique et de l'activité rénale
0,60 de principe actif par cuill. à café. — 2 à 6 cuill. à café par jour.ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : **Henry ROGIER**, Pharmacien, Ancien Interne des hôpitaux de Paris
3 et 5, Boulevard de Courcelles — PARIS — Téléphone 533-85 — Dépositaires à Tours : Pharmacies GUIBERT, PAULIN et GIRAUD

heures, il se trouve réduit au tiers de son volume, ce qui est le maximum de concentration qu'on puisse obtenir, les éléments essentiels du lait n'ayant subi aucune altération pendant cette ébullition spéciale. Il est ensuite refroidi et mis en boîtes (1) dans lesquelles il peut être conservé pendant plusieurs mois. On prépare chacun des repas de l'enfant seulement au moment du besoin; pendant la première semaine, on délaye une cuiller à café de cette sorte de crème dans 14 cuillerées d'eau, on augmente ensuite progressivement, suivant les indications inscrites sur chaque boîte. De l'avis de tous ceux qui l'ont utilisé, le lait condensé présente, au moins pendant les chaleurs, une supériorité éclatante sur le lait de vache ordinaire, et sur tous les autres laits artificiels; il semble prévenir la diarrhée verte, et constituer le moyen le plus efficace que nous ayons de lutter contre la mortalité infantile pendant les mois d'été.

b) NOUVEAUTÉS SUR LE RHUMATISME BLENNORAGIQUE

Comme toutes les maladies tenaces et rebelles, le rhumatisme blennorragique voit s'accroître chaque année la liste de ses médications : le cataplasme de mie de pain, les pointes de feu et l'iode ont fait leur temps : voici de plus grandes nouveautés :

(a) *Vaccination anti-gonococcique*. — Elle consiste à injecter des doses croissantes d'une émulsion parfaitement stérilisée de gonocoques tués, de façon à procurer une immunité active contre ce microbe ; à défaut de vaccin préparé avec le gonocoque même du malade, ce qui représente l'idéal de la méthode, on peut utiliser les ampoules de stok-vaccins, qu'on trouve aujourd'hui dans les laboratoires spéciaux (2).

(b) *Sérothérapie*. — On a remarqué au cours de ces dernières années que le méningocoque et le gonocoque, tout en étant des microbes très différents, n'en présentaient pas moins, au point de vue de leur morphologie et de leur biologie, certaines ressemblances ; de là est venue l'idée d'utiliser contre le gonocoque le sérum anti-méningococcique. Il s'emploie en injections sous-cutanées à la dose de 30 centimètres cubes le premier jour, en le continuant au besoin les jours suivants à celle de 20 centimètres cubes. Dès le lendemain ou le surlendemain de la première injection, les douleurs s'atténuent pour cesser complètement vers le huitième ou dixième jour. La majeure partie de la tuméfaction articulaire, même dans le cas d'arthrites pseudo-phlegmoneuses, a déjà disparu vers la fin de la première

semaine : les lésions articulaires chroniques elles-mêmes obtiennent des améliorations par cette méthode.

c) *Radiumthérapie*. — A défaut des injections sous-cutanées de sels de radium, et de l'application des appareils radifères trop coûteux, on peut dès aujourd'hui se procurer facilement (1), et utiliser les boues radio-actives : on étale une couche de boue d'un demi-centimètre d'épaisseur, et on recouvre avec un imperméable et de l'ouate.

Le pansement est laissé en place pendant 6, 8 ou même 10 heures et renouvelé quotidiennement pendant 10, 12 jours ; on ne peut guère continuer plus longtemps en raison des érythèmes qui se produisent souvent à ce moment-là. Ce mode de traitement serait particulièrement efficace dans les formes aiguës du rhumatisme blennorragique.

6) L'HYPOPHYSE OCYTOCIQUE.

La glande pituitaire ne sert plus seulement à fabriquer des géants, voici maintenant qu'elle va aider les femmes à accoucher : l'extrait du lobe postérieur possède une action élective sur les organes à fibres lisses, et cette action est particulièrement sensible sur l'utérus : de là est venue l'idée de l'utiliser pour activer le travail de l'accouchement. Rassurons de suite les moralistes : l'extrait hypophysaire échoue même à doses fortes, pour provoquer d'emblée l'accouchement ou l'avortement ; le meilleur moment pour intervenir est à la période de dilatation quand celle-ci atteint une petite paume de main, ou après la dilatation complète, quand l'énergie des contractions se ralentit, et que l'expulsion tarde à se faire : si alors on injecte une ampoule de pituitrine (2), il se produit une véritable tempête de contractions, qui s'apaisent peu à peu en trois quarts d'heure à une heure et demie : elles suffisent souvent à mener l'accouchement à bien. Une deuxième injection peut d'ailleurs être faite à ce moment-là, ce médicament n'étant nullement toxique, et ses inconvénients étant bien minimes (quelques cas d'enfants nés étonnés, et d'enchatonnement du placenta). Il semble appelé à remplacer avantageusement les paquets d'ergot de seigle de nos pères ; qu'il soit le bien venu, s'il procure aux accouchées une diminution de douleurs, aux enfants moins d'applications de forceps, aux médecins moins de stations inutiles auprès de femmes gémissantes ou hurlantes.

D'après les docteurs Pauchet, Leredde, Loir, Chauvet et Morichau-Beauchant.

(1) Laboratoire du Radium Jaboin. Paris.

(2) La pituitrine est livrée en ampoules contenant chacune un demi-centimètre cube de liquide, correspondant à 10 centigrammes du lobe postérieur de glande pituitaire. Les injections se font sous-cutanées ou intra-musculaires, elles ne sont pas douloureuses et ne laissent pas d'induration. On les trouve chez Parke et Davis (Roberts, 5, rue de la Paix), et chez Carrion, 54, faubourg Saint-Honoré.

PRATIQUE MÉDICALE

Par le Dr DANIEL, de Rochecorbon

L'antisepsie par le spray

I

Ce mode d'antisepsie rend d'incontestables services. Qu'il nous suffise de prendre pour exemple le pulvérisateur à vapeur du Dr Lucas Championnière.

Récemment le Dr Lauréns a conseillé l'emploi de l'iode à l'état naissant pour obtenir la désinfection du nez et de la gorge, voire des oreilles.

Dans ce but, il utilise le double spray alternatif de deux solutions, l'une d'eau oxygénée, l'autre d'iodure de sodium à 3 p. 10. Il se sert de deux pulvérisateurs à air distincts

Pourquoi ne généraliserait-on pas ce mode d'antisepsie à l'aide d'un pulvérisateur unique et pratique ? J'ai fait construire par M. Ferrandoux, de Tours, un appareil à spray iodé oxygéné capable de rendre les plus grands services dans la pratique médico-chirurgicale.

L'appareil est contenu dans une boîte semblable à celle du thermocautère. Il se compose de deux flacons en verre jumeaux (pour contenir les deux solutions du Dr Laurens), d'une seule soufflerie comme celle du thermo reliée par un tube en Y aux deux aspirateurs en verre plongeant à fond dans l'appareil. Deux branches creuses se coudent à angle droit, convergent en un même point sur lequel se vissent à volonté une olive perforée à pulvérisations ou bien un hystéromètre creux perforé de même façon à son extrémité. Avec cet hystéro-pulvérisateur il est aisé d'atteindre où l'on veut dans la filière génitale.

Le spray obtenu facilement par cet appareil est composé d'iode à l'état naissant dans un excès d'eau oxygénée non encore saturée et en voie d'alcalinisation par la soude.

La pulvérisation obtenue détermine une cuisson caractéristique sur les tissus traumatisés ; elle colore en jaune l'épiderme ; elle bleuit, noircit l'amidon à l'instar de l'iode dont elle a l'odeur.

J'ai pu, à l'aide de cet appareil, récemment créé, me désinfecter les mains et désinfecter le champ opératoire avant de pratiquer une délivrance artificielle.

J'ai pratiqué le spray dans deux cas de traumatismes graves de la face. En obturant les cavités orbitaires avec deux tampons d'ouate maintenus par un petit lien, j'ai pu à mon aise laver par spray iodé ces plaies mâchées et nombreuses qui surviennent à la suite de chutes graves sur la face. Je puis dire que j'ai obtenu les meilleurs résultats.

Cette méthode a des indications particulières : celles d'abord indiquées par le Dr Laurens, *gorge, nez, oreilles*.

Ensuite, l'*érysipèle*, le *lupus*, les *maladies de la peau*, les *brûlures*, *furoncles*, *pyodermites*, les *plaies anfractueuses tétanisantes*, toutes les infections situées dans les régions où les lavages deviennent inondants et impraticables ;

Désinfection du champ opératoire, du champ opéré, etc.

En résumé, cette méthode semble être un succédané de l'emploi de la teinture d'iode, avec toutes ses indications.

Elle jouit d'une supériorité sur celle-ci, en ce sens qu'elle ne limite pas son champ de désinfection. Elle le fait large avec plus de rapidité.

L'expérience que je n'ai pas encore acquise en ce qui concerne l'emploi du spray gynécologique dans l'utérus perméable sera facile à acquérir en agissant d'abord sur des organes à vaisseaux fermés, si je puis m'exprimer ainsi, car la réaction mousseuse et aérée produite par l'eau oxygénée en excès dans le spray, pourrait pour d'aucuns causer des accidents d'embolie veineuse (1).

(1) L'emploi de l'eau iodée dont il va être question tout à l'heure supprime cette crainte.

II

L'antisepsie iodée a conquis le suffrage de tous les médecins. La teinture d'iode est incontestablement la forme la plus employée. Beaucoup se loutent de l'enfermage iodé. Peu connaissent l'eau oxygénée iodée alcaline obtenue par le mélange à parties égales de l'eau oxygénée du commerce à 12 volumes, et d'une solution aqueuse d'iodure de sodium à 3 p. 10.

On utilise la solution ou le spray.

1° La solution peut être employée fraîche, extemporanément ; elle est alors iodée oxygénée effervescente comme le spray, dont elle a les indications ; vieillie elle reste alcaline, n'est plus effervescente, plus oxygénée ; elle devient de l'eau iodée que l'on pourra peut-être utiliser dans l'avenir sous forme d'injections hypodermiques ou en ingestion. Ces deux solutions peuvent être étendues d'eau.

Ainsi, 2 à 4 cuillerées à soupe de chacune des deux solutions versées dans un litre d'eau fournissent une eau oxygénée iodée alcaline effervescente, donnant au papier amidonné le même ton et la même teinte que donnent au même les préparations iodées classiques pour injections intra-utérines KI, 4 gr. iode 2 et KI 6. iode 3 p. 1000, d'où utilisation possible dans le même cas.

Il en va de même pour le gargarisme, que l'on peut faire à raison de 2 cuillerées à café de chaque solution pour 1 verre d'eau.

La solution mère d'eau iodée peut servir également étendue.

2° Le spray (1). — Il a déjà fait ses preuves. Il utilise l'eau oxygénée iodée effervescente alcaline, c'est-à-dire de l'iode non pas en simple dissolution dans un véhicule, mais de l'iode en combinaison chimique quasi colloïdale. Il existe là une supériorité incontestable prouvée par un état plus isotonique de la solution très limpide et d'un beau jaune clair.

Le spray ajoute à son pouvoir antiseptique, égal à celui des teintures (même ton, même coloration sur papier amidonné), une action mécanique de lavage, violent mais pas vulnérant. — Au fur et à mesure que l'oxygène s'empare des alluminoïdes rencontrées, l'iode se fixe sur l'intime des tissus et le spray déblaie.

Cet avantage rend possibles, sans imprudence, quelques sutures, faites sur de grands lambeaux de plaies accidentelles, et l'on peut obtenir des réunions par première intention.

Le spray et la solution fraîche ont encore l'avantage de ne pas agir seulement en surface, à la façon de simples antiseptiques. Ils peuvent être rangés parmi les antiseptiques désodorisants qui désinfectent l'atmosphère de voisinage empesté de certaines sanies.

(1) Dr LOUGE : Gazette des hôpitaux, « L'enfermage iodé actuel », cite le spray iodé de M. Heussner dans les Merck Annales, 24^e année, 1910, page 240.

DIGITALINE CRISTALLISÉE

NATIVELLE

GRANULES - SOLUTION - AMPOULES

49, Boulevard de Port-Royal, Paris

L'odeur spéciale que dégage cet antiseptique suffira à le démontrer.

A raison de la mousse que forme l'eau oxygénée sur les plaies, il est utile d'indiquer la technique du *pansement consécutif* à la désinfection par le spray.

Il est nécessaire d'étancher la mousse, de bien assécher la plaie, en se servant de pinces flambées, munies d'un tissu absorbant stérile (tampon d'ouate bouillie essorée à fond, bouillant, dans un linge blanc de lessive). On fera de même pour la gaze et l'ouate du pansement.

Ensuite, il faut *pomader* la plaie, utilisant soit la pommade du Dr Reclus (le plus souvent), celle du Dr Lucas-Championnière (brûlures), celle pas assez employée du Dr Sabourand (plaies atones); toutes pommades, contenues dans des pots-ban stérilisés, que l'on n'infectera jamais, si l'on a le soin de n'y puiser qu'une fois, la quantité nécessaire, avec un bouchonnet d'ouate iodé, roulé au bout d'une allumette, et si l'on sait ne pas infecter l'intérieur du bouchon de verre.

On applique la gaze et l'ouate chaudes. Ainsi, la pommade n'est jamais en excès; elle se répand en quantité égale sur la plaie qui respire, et, dans le pansement, qui reste absorbant.

Cette manière de faire de l'*antisepsie aseptique* évite des pansements fréquents; elle donne plein succès.

Nous terminerons en disant que si l'iode est incontestable-

ment l'antiseptique qui rend le plus de services, il se présente sous les formes variées, toutes utilisables par le praticien au profit du malade, d'après leurs indications d'opportunité, selon l'expression heureuse du Dr Oliveres. — Dr DANIEL (de La Roche-Corbon, Indre-et-Loire).

Reconstituant du système nerveux NEUROSINE PRUNIER

PHOSPHO-GLYCÉRATE DE CHAUX CHIMIQUEMENT PUR

Laboratoire de Bactériologie de l'Institut Vaccinal de Tours

Examens bactériologiques : crachats, pus, fausses-membranes, exsudats, urines, fèces, etc...

"Séro-diagnostics" : Fièvre typhoïde, mycoses, kystes-hydriques, lèpres, syphilis (Wassermann).

Cyto et zymo-diagnostics;

Vaccines de Wright (furonculose, acné, etc...)

Analyse bactériologique des eaux.

Des pipettes stériles sont à la disposition des médecins pour les prélèvements aseptiques.

Adresser les produits à examiner à M. BELIN, chef du laboratoire de bactériologie de l'Institut Vaccinal, 19, rue Léon-Boyer, Tours. (Tél. 5-72.)

HISTOGÉNOL

NALINE

à base de

Nuclarrhine

FORMES et DOSES :

ÉLIXIR, ÉMULSION
GRANULE

2 cuillerées à soupe par
jour.

COMPRIMÉS

4 à 6 comprimés par jour.

AMPOULE

1 ampoule par jour.

Médication
Arsénio-phosphorée
organique

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme, débilité par une cause quelconque, a besoin d'une *médication réparatrice puissante*; dans tous les cas où il faut relever l'état général par l'amélioration de la composition du sang, la reminéralisation des tissus et le retour à la normale des réactions intraorganiques.

TUBERCULOSE, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE
ASTHME, NEURASTHÉNIE, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES
FAIBLESSE GÉNÉRALE CONVALESCENCES DIFFICILES, ETC.

Echantillons : Laboratoires A. NALINE, 12, Rue du Chemin-Vert, à VILLENEUVE-LA-GARENNE (Seine)

Nouveau Traitement de la SYPHILIS

HECTINE

(Benzosulfone-paraaminophénylarsinate de soude).

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule).

Une à deux pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine).

20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule).

AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule).

Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

PILULES (Par pilule : Hectine 0,10; Protoiodure Hg. 0,05; Ext. Op. 0,01).
Une à 2 pilules par jour

GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0,05; Hg 0,01). — 20 à 100 gouttes par jour.

AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg 0,005).

AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0,20; Hg 0,01).

Durée du
traitement
10 à 15
jours.
Une ampoule par jour
pendant 10 à 15 jours.
INJECTIONS INDOLORES

ECHANTILLONS et LITTÉRATURE d'Hectine et d'Hectargyre. LABORATOIRE de l'HECTINE, 12, R. du Chemin-Vert, VILLENEUVE-LA-GARENNE (Seine).

NOUVELLES

HOSPICES DU MANS

CONCOURS POUR UNE PLACE DE MÉDECIN SUPPLÉANT

Le Lundi 21 octobre 1912, à 9 heures du matin, un Concours public sera ouvert à la Faculté de Médecine de Paris, Salle des Actes, pour une place de Médecin suppléant à l'Hôpital du Mans.

Au jour fixé pour l'ouverture du Concours, les Candidats devront avoir deux années de pratique comme Docteurs de l'une des Facultés de France, et être de nationalité française.

Les deux années de pratique comme Docteur ne seront pas exigées des anciens Internes des Hôpitaux des villes où siège une Faculté; ils pourront, en conséquence, concourir dès qu'ils seront munis de leur diplôme de Docteur.

ÉPREUVES DES CONCOURS

1° Une composition écrite sur un sujet de Pathologie interne. Durée: Trois heures.

2° Une consultation écrite sur un malade au choix du Jury. Une demi-heure pour l'examen et une heure pour la rédaction.

3° Une épreuve clinique orale sur un malade. Une demi-heure pour l'examen et dix minutes pour l'exposition.

Un exemplaire du règlement sera mis à la disposition des candidats et ceux qui seront nommés seront tenus de s'y conformer.

Ils devront adresser leur demande d'inscription par lettre recommandée et déposer leurs pièces quinze jours avant la date fixée pour l'ouverture du concours au Secrétariat des Hospices du Mans.

Ils auront à produire: 1° leur acte de naissance; 2° leur diplôme de Docteur; 3° un certificat de moralité délivré par le Maire de leur résidence; 4° s'ils ont été internes, ils devront en outre déposer un certificat de bonne conduite délivré par l'Administration des divers hôpitaux où ils auront fait leur service d'Interne; les candidats pourront déposer leurs titres scientifiques, manuscrits, imprimés, et, s'il y a lieu, une note de leurs services. Ces documents seront soumis au jury.

Pour tous autres renseignements sur les conditions de ce Concours, s'adresser au Secrétaire général des Hospices du Mans.

Les membres de la Commission administrative.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Paris-Barcelone Express

NOUVEAU SERVICE RAPIDE DE LUXE QUOTIDIEN ENTRE PARIS-QUAI D'ORSAY, ORLÉANS, LIMOGES, TOULOUSE, CARCASSONNE, NARBONNE, PERPIGNAN ET BARCELONE.

En vue de donner de nouvelles commodités aux voyageurs empruntant la voie Limoges, Toulouse, Narbonne entre Paris-Quai d'Orsay et Barcelone, les Compagnies d'Orléans, du Midi, de Madrid-Saragosse Alicante et des Wagons-Lits ont établi un nouveau service rapide de luxe quotidien qui fonctionnera dans les conditions ci-après:

A l'aller: Départ, à partir du 31 août 1912, de Paris-Quai d'Orsay à 19 heures, de Limoges à 0 h. 58, arrivée à Toulouse à 6 h., à Narbonne à 9 h. 04, à Port-Bou à 11 h. 38, à Barcelone à 15 h. 40.

Au retour: Départ, à partir du 1^{er} septembre 1912, de Barcelone à 14 h. 16, de Cerbère à 18 h. 30, de Narbonne à 20 h. 33, de

Toulouse à 23 h. 37, de Limoges à 4 h. 47, arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 41.

Wagons-lits comportant des salons-lits à 3 lits, des compartiments à 2 lits et des couchettes entre Paris-Quai d'Orsay et Port-Bou et entre Cerbère et Paris-Quai d'Orsay.

Wagons-salons de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits sur le parcours espagnol.

Wagon-restaurant de Paris aux Aubrais, de Toulouse à Narbonne, de Port-Bou à Barcelone et de Cerbère à Toulouse.

Sur le parcours français entre Paris-Quai d'Orsay et Port-Bou d'une part, Cerbère et Paris-Quai d'Orsay, d'autre part, le train rapide comprend également de grandes voitures à couloir des trois classes.

LOTION DEQUÉANT, contre le *Sebumbacille*, *calvitie*, *pelade*, *teigne*, *trichophytie*, *seborrhée*, *acné*, etc.

L. DEQUÉANT, pharmacien, 38, r. Clignancourt, Paris.

CÉRÉBRINE, médicament spécifique de la *migraine* sous toutes ses formes et des *règles douloureuses*. Agit spécialement contre les *névralgies faciales*, *intercostales*, *rhumatismales*, *sciatiques*, le *vertige stomacal*, et contre les *névralgies rebelles*. Une à deux cuillerées à soupe à tout moment d'un accès suffisent.

Eug. FOURNIER et C^{ie}, 147, Boul. du Montparnasse, Paris (6^e).

MÉDICATION PHOSPHO-CRÉOSOTÉE dans les Tuberculoses. — La tuberculose est guérissable par une cure hygiénique aidée par une thérapeutique adjuvante à base d'éléments phosphatés. Le terrain morbide doit être reminéralisé, recalcifié et enrichi de phosphore. D'un autre côté, il faut lutter contre le bacille par la créosote, en somme il faut instituer la médication phospho-créosotée, la plus active et la plus énergique, réalisant le mieux cette thérapeutique pathogénique.

Et si nous conseillons l'émulsion Marchais, au Glycérophosphate de chaux, Baume de Tolu et Créosote de Hêtre, nous aurons tous les éléments d'une médication rationnelle, qui a l'avantage de calmer la toux, tarir l'expectoration, couper la fièvre et activer la digestion. On peut l'administrer à la dose de 3 à 6 cuillerées à café dans le lait, bouillon, tièdes et sucrés.

LABORATOIRE E. MICHELON

Docteur en Pharmacie

CHIMISTE-EXPERT PRÈS LES TRIBUNAUX

20, Boulevard Heurteloup, 20

TOURS — TÉLÉPH. 3.08 — TOURS

Nucleo Fer Girard, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

Floreine — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains; innocuité absolue.

Biophorine Kola Glycéro-phosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents antineurasthéniques et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

Vin Girard de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté Succédané de l'huile de foie de morue. Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

Le Gérant, H. AUBUGEAULT.

Tours, imp. Tourangelle, 20-22, rue de la Préfecture.

IODO-JUGLANS (Extrait de Noyer iodé)

L'iodo-JUGLANS, tout en possédant une grande activité, est bien supporté par les estomacs les plus délicats: enfants convalescents.

L'iodo-JUGLANS est le meilleur succédané de l'huile de foie de morue.

POSOLOGIE. — Enfants: 10 à 20 gouttes par jour; Adultes: 30 à 40 gouttes par jour, dans un peu de lait ou d'eau sucrée.

Maladies de poitrine: toux, bronchites, engorgements ganglionnaires, affection de la peau, faiblesse générale, surmenage, anémie.

DÉPÔT TOUTES PHARMACIES. — Vente de gros: H. MORAND, Pharmacien, AURAY (Morbihan).